



# LA GUYANE.



# LA GUYANE,

OU

HISTOIRE, MOEURS, USAGES  
ET COSTUMES

DES HABITANS DE CETTE PARTIE DE L'AMÉRIQUE ;

PAR M. FERDINAND DENIS,

Membre de l'Athénée des Sciences, Belles-  
Lettres et Arts de Paris.

OUVRAGE ORNÉ DE SEIZE GRAVURES.

TOME DEUXIÈME.

---

PARIS,

NEPVEU, Libraire, Passage des Panoramas.

~~~~~

1823.

900047/42

8° Bes 101 (2/2)



# LA GUYANE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

---

Guyane hollandaise. Paramaribo. Ses édifices. Manière de vivre des habitans.

Nous allons maintenant nous occuper de la Guyane hollandaise, que l'on considère depuis 1804 comme formant partie des possessions britanniques; et nous nous efforcerons de faire connaître les objets les plus intéressans de cette colonie, jouissant à juste titre d'une si grande réputation d'opulence. Son territoire s'étend depuis la rivière de Poumaron jusqu'au Maroni, et comprend les districts d'Esséquébo, de Démérary,

de Berbice et de Surinam ; ce dernier , qu'on a toujours considéré comme le seul très-important , est le chef-lieu de tous les autres établissemens, et se trouve arrosé par un assez grand nombre de rivières navigables, au milieu desquelles on distingue celle qui lui donne son nom, et dont une branche est appelée Comewine.

La ville de Paramaribo est la capitale de tout ce pays ; on la rencontre après avoir remonté la rivière de Surinam environ l'espace de dix-huit milles, et elle offre aux regards un aspect extrêmement agréable. Les bois environnans sont parés de la plus brillante verdure, tandis que des arbres en fleur qui décorent les jardins exhalent un parfum délicieux, dont l'atmosphère est embaumée. Elle se

trouve bâtie sur une espèce de gravier de roche, et forme un carré long d'une lieue environ d'étendue. Lorsque l'on débarque, on voit que les rues sont parfaitement alignées, et que des arbres chargés de fleurs ou de fruits les bordent de chaque côté; pour y entretenir la fraîcheur, les maisons ont en général deux ou trois étages, et sont presque toutes construites en bois, sur des fondations de briques; de petites planches fendues remplacent les tuiles et les ardoises pour la couverture; l'on se sert rarement de fenêtres vitrées, à cause de l'extrême chaleur qu'elles procurent; mais on a soin d'y suppléer par des treillis de gaze. Comme il n'existe pas de fontaine dans cette ville et que l'eau de la rivière n'est pas potable, chaque

propriétaire fait creuser un puits pour servir aux esclaves et abreuver le bétail : les gens opulens ne font usage que de l'eau de pluie, conservée dans des citernes, des réservoirs et des jarres de terre fabriquées par les indigènes.

Les maisons sont en général décorées avec beaucoup de luxe intérieurement, et les bois précieux dont les murailles sont lambrissées, remplacent ordinairement les papiers ou les tapisseries. La mollesse des créoles s'accommode parfaitement des hamacs qui servent à goûter le repos ; mais quelques personnes cependant ont des lits garnis d'une espèce de pavillon de gaze, destiné à se mettre à l'abri de la piqûre des moustiques.

Quoiqu'il n'y ait que fort peu d'é-

difices à Paramaribo , on distingue cependant un hôtel de ville d'une architecture assez élégante , un temple de protestans, où le service se fait en hollandais et en français, un hôpital presque toujours rempli de malades, et enfin plusieurs synagogues.

Cette ville n'est défendue que par le fort Zelandia, dont elle est séparée à l'est par une vaste esplanade, où les troupes font quelquefois la parade ; sur l'un des bastions on remarque une cloche que l'on frappe pour indiquer l'heure.

La rade est vraiment magnifique , et l'on voit amarrés à une portée de pistolet du rivage une foule de bâtimens marchands , qui viennent charger du café, du sucre, du cacao, du coton, de l'indigo, en échange de

diverses marchandises de l'Europe. Les Américains des Etats-Unis fréquentent particulièrement ce port, où ils trouvent des mélasses à très-bas prix, destinées à leur fournir du rhum.

Au rapport de plusieurs voyageurs, cette capitale est extrêmement peuplée : selon eux, on voit dans presque toutes les rues une foule de planteurs, de marins, de soldats, de noirs, d'indigènes, dans une continuelle agitation. Des équipages brillans se font remarquer, des canots remplis de marchandises, de pêcheurs ou d'habitans qui prennent le plaisir de la promenade, se croisent en sens divers, au milieu des bâtimens ornés de leurs flammes et de leur pavillon.

Les tables des riches sont abon-

damment pourvues de tout ce qui peut flatter la sensualité , et elles offrent aux convives ce que l'Europe, l'Afrique et l'Asie produisent de meilleur ; mais en général les diverses espèces de comestibles sont d'une cherté extrême. Un voyageur dit avoir payé un dindon trente-six francs, et une foule d'articles dans la même proportion. La farine de froment se vend, dit-il , depuis huit sous jusqu'à vingt-quatre la livre ; le beurre , cinquante sols ; la viande de boucherie jamais au-dessous de vingt-quatre sols : elle va même jusqu'à trente-six. Nous ne donnerons pas plus d'extension à cette liste ; mais elle suffira pour prouver qu'avec une honnête fortune en Europe , on peut le trouver fort gêné à Surinam.

La propreté hollandaise se fait remarquer à Paramaribo par un raffinement qu'on ne saurait trop louer dans un pays extrêmement chaud. Non-seulement les habitans sont recherchés dans leurs vêtemens ; mais ils ne portent en général que du linge de la plus grande finesse et d'une blancheur éblouissante ; le parquet des salons est nettoyé d'une manière qui deviendrait d'un prix excessif en Europe ; mais qui ne coûte rien dans les colonies. On emploie des oranges aigres coupées en deux, dont les domestiques tiennent une moitié de chaque main, en frottant avec force. Cette opération à l'avantage de répandre une odeur extrêmement agréable dans l'appartement.

Parmi les nombreux esclaves que

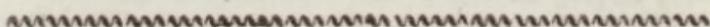
L'on rencontre à chaque instant, on distingue une extrême variété de teintes, depuis le noir brillant du nègre jusqu'à la couleur presque blanche des quarteronnés provenus d'un Européen et d'une femme mulâtre. Il paraît que les individus de cette dernière classe sont extrêmement nombreux à Surinam : on distingue surtout les femmes ; elles se font remarquer par leur formes gracieuses et par leur beauté. Leur vêtement se compose d'un jupon de soie garni d'un falbala de gaze ; le corset court et serré lacé par devant laisse voir une chemise d'une extrême finesse ; mais elles ne portent ni bas ni souliers, parce qu'ils sont réservés aux personnes libres : en revanche, des bracelets ornent le bas de leurs jambes, et elles se cou-

vrent d'une foule de bijoux , qui rehaussent l'éclat de leur parure ; un chapeau à large bord sert à les garantir du soleil , quand elles veulent s'exposer à son ardeur.

Les esclaves noires portent un vêtement que la pudeur n'avouerait pas dans nos climats ; la partie supérieure de leur corps reste à découvert , et elles n'ont qu'une simple jupe qui cache leur nudité.

On voit , par ce que nous venons de dire sur la ville de Surinam , qu'elle doit offrir un coup d'œil extrêmement varié , et que tout semble y annoncer l'opulence des habitans européens ; malheureusement on y entend plus que dans beaucoup d'autres colonies les cris douloureux des esclaves. C'est cependant à ces infor-

tunés que l'on doit l'état de prospérité dans lequel se trouve l'agriculture que nous allons examiner.



## CHAPITRE II.



Agriculture. Manière de traiter les esclaves.

RIEN sans doute n'est plus digne de fixer les regards de l'observateur qu'une habitation de Surinam , en considérant le terrain sur lequel il a fallu l'établir, et qui était sans contredit le plus marécageux de toute la Guyane. Les colons de ce pays, au rapport de M. de Malouet , sont parvenus à renouveler le miracle de la création , à partager les élémens confondus , à diviser une terre limoneuse de l'eau qui la tient presque en dissolution ,

à élever sur un marais des bâtimens immenses, et à les asseoir sur des bases solides : travaux énormes ajoutés à ceux de la culture. Nous allons voir comment se sont opérées ces merveilles, et les résultats que l'on est parvenu à en obtenir.

On a envoyé d'abord sur ce terrain, méprisé autrefois de notre nation, des ingénieurs agricoles, qui après avoir indiqué l'espace dans lequel on devait former des établissemens, se sont appliqués à déterminer le niveau des terres et des marées, et à donner toutes les instructions nécessaires pour exécuter des desséchemens par le moyen des écluses. Chaque concessionnaire était obligé de se conformer au plan général que l'on avait primitivement adopté, et on lui avan-

çait ordinairement quelques esclaves qui devaient l'aider dans ses premiers travaux.

C'est pendant l'été et à l'époque des basses marées que l'on s'occupe à dessécher l'espace de terrain qui vous a été accordé ; mais cette opération dure plusieurs années , car la concession ordinaire est de quatre à six cents acres ; et un planteur qui commence avec vingt-cinq nègres , ne peut guère entreprendre que le desséchement d'une vingtaine d'acres. On entoure donc le carré de terrain que l'on veut rendre cultivable d'une digue élevée au-dessus du niveau connu des plus fortes marées ; le côté de la digue qui fait face à la rivière doit y communiquer par deux larges canaux, dans lesquels on a placé

deux écluses indispensables. Si c'est une sucrerie que l'on veut établir, l'une doit s'ouvrir à la marée basse, et permettre aux eaux de s'écouler; l'autre s'ouvrant pendant la marée haute, reçoit, dans des canaux séparés de ceux d'écoulement, l'eau nécessaire pour faire tourner pendant sept heures un moulin à sucre. On pense aisément que dans cet espace entouré de digues, il faut distribuer des canaux intérieurs et des fossés, qui doivent remplir les différentes destinations que nous avons indiquées. Comme les canaux, pour n'avoir rien de commun avec les fossés, doivent être nécessairement percés en ligne droite et en croix dans le centre de la plantation, l'œil se repose avec satisfaction sur une foule de petites

îles carrées, communiquant entre elles par des ponts et de belles levées terrassées, que l'on a revêtus de gazon dans leur glacis. Les cultures sont aussi variées que bien entendues ; partout on voit prospérer les denrées coloniales et les plantes nécessaires à la nourriture des noirs. « C'est un coup d'œil enchanteur que celui d'un belvédère sur la rivière de Comwine, disait M. de Malouet en 1777 ; la somptuosité des bâtimens et des jardins, la multitude d'allées plantées en arbres fruitiers, parallèles ou perpendiculaires à ces canaux divers, la beauté vivace des plants de canne, café, cacao, le mouvement perpétuel de cette rivière toujours couverte de chaloupes, et les ateliers nombreux de plusieurs habitations me rappen-

laient les plus riches paysages de l'Europe. »

L'admiration que l'on éprouve en considérant un semblable spectacle, doit bientôt faire place à d'autres sentimens, quand on pense à toutes les cruautés qui ont été exercées pour créer ces établissemens immenses, où le luxe insensé combat souvent l'utilité.

Surinam parait être un des pays où l'on a fait éprouver les plus mauvais traitemens aux malheureux Africains, arrachés de leur pays pour cultiver des terres étrangères. L'Europe a retenti pendant trop long-temps du récit de mille cruautés plus abominables les unes que les autres, et de la révolte qu'elles ont amenées, pour qu'on les ignore encore. Le ré-

gime des esclaves dans cette colonie est vraiment déplorable , et forme un bien triste contraste avec celui des nègres brésiliens , dont l'existence est sous tous les rapports infiniment plus supportable. Ici les noirs , non-seulement sont excédés de travail , mais ils n'ont que très-rarement la faculté de se racheter , et une loi permettait à un planteur de mettre à mort son esclave , en payant une somme de cinq cents florins. Ce n'est qu'en frémissant que nous osons retracer les effets terribles de la législation de cette colonie , qui sans doute se sera adoucie avec les progrès des lumières. Vers 1775 on vit un malheureux suspendu vivant à une potence , et par les côtes , on avait fait une ouverture au moyen d'un instru-

ment tranchant, de manière qu'un crochet de fer attaché à une chaîne pût y passer. Le voyageur qui rapporte cet acte de barbarie, dit que l'infortuné vécut trois jours de la sorte, la tête et les pieds tombant vers la terre. Dans cet horrible état, il encouragea encore un de ses camarades que l'on déchirait à coups de fouet sous sa potence. Des jeunes femmes ont été déchirées à coups de fouet (*Voyez la gravure en regard*) ; et si elles n'ont pas succombé, c'est que la nature était plus forte chez elles que la rage de leurs bourreaux. Une madame S. se rendant à sa plantation dans un bateau couvert, et importunée des cris d'un enfant que son esclave allaitait, commanda à celle-ci de le lui apporter ; elle le saisit alors

par un bras, et le tint sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé. La malheureuse mère voulut dans son désespoir se donner la mort; mais on parvint à la retenir, et elle reçut quelques coups de verge pour avoir voulu disposer de sa propre personne, après avoir perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde. Son horrible maîtresse commit d'autres crimes peut-être encore plus atroces; les esclaves s'en plaignirent, et la justice les condamna à être fouettés cruellement pour avoir imploré son appui. Rien n'approche de la férocité de quelques commandeurs: si des malheureux esclaves tombaient dans leur disgrâce, ils les faisaient périr infailliblement par des supplices continuellement répétés, qui finissaient par amener la

mort. Souvent, au rapport d'un voyageur digne de foi, la victime désignée a été attachée nue à un arbre dans la forêt, les bras et les jambes étendues sous le prétexte de les lui délier; on l'y a laissée en lui donnant régulièrement à manger, jusqu'à ce que les moustiques et d'autres insectes la fissent enfin succomber par leurs piqûres affreuses. Notre plume se refuse à retracer encore de semblables horreurs; mais nous pourrions remplir un volume des effroyables récits que nous avons sous les yeux. Il suffira de rapporter que du temps de Stedman, où il pouvait y avoir 50,000 esclaves propres au travail, le nombre des morts excédait tous les ans de 2,500 celui des naissances; ce qui prouve d'une manière évidente que

tous les vingt ans une génération de 50,000 individus disparaît de cette terre de misère.

De semblables traitemens ont dû nécessairement amener ces nombreuses désertions qui pensèrent devenir la ruine de la colonie, et l'on est seulement étonné qu'elles n'aient pas été plus fréquentes, puisque l'on a vu des malheureux qui, dans le désespoir que leur causait les mauvais traitemens, se jetaient dans les chaudières où bouillait le jus de la canne à sucre, et se délivraient par d'horribles tourmens d'un esclavage plus affreux que la mort.

Mais il est temps de détourner nos regards d'un semblable spectacle, pour les porter sur des scènes de bonheur; au milieu des maîtres injustes,

il en est quelques-uns de compatissans , et c'est chez ceux-là que nous allons nous transporter. Là, tous les noirs ne semblent former qu'une même famille ; l'esclave , outre les vives qu'il reçoit toutes les semaines , cultive un jardin qui lui produit en abondance des bananes , des oranges , des gouyaves , des gousses d'althea , et différentes espèces de piment avec lesquels il assaisonne presque tous ses mets. La chasse et la pêche lui permettent d'augmenter son petit revenu , et il n'a plus rien à désirer , lorsqu'une compagne vient partager son modeste asile : il ne fait à la vérité aucune dépense en vêtemens ; mais la chaleur du climat lui permet d'aller presque absolument nu. (*Voyez la gravure en regard.*) On a

représenté un noir de Loango avec sa famille ; et il offre l'image d'une satisfaction aussi vive qu'on puisse la goûter dans l'esclavage. M. de Malouet parle de madame Geoffroy, dont les cinq cents captifs ne connaissent d'autre bonheur que celui de la servir , et gémissaient sur le sort d'un domestique qu'elle avait chassé de sa présence.

Les nations qui fournissent le plus grand nombre de noirs à la colonie hollandaise , sont celles des Carmentins, des Carbaris, des Aradas, des Congo, des Loango, etc. etc. On s'occupe en général fort peu de leur faire adopter les principes du christianisme, et ils ont conservé une grande partie de leurs anciens usages religieux. Il n'est point rare même de les voir se

livrer à un culte expressément interdit par les lois , parce qu'il apporte quelquefois un grand préjudice aux planteurs. Stedman dit que leurs prophètes, qu'ils désignent sous la dénomination de *locomen* , leur vendent des amulettes appelées *obias* , dont ils tirent un très-grand profit ; et il fait mention d'un certain Graman Quacy, qui en exerçant ce singulier état avait acquis une grande aisance. Dans un voyage qu'il fit en Europe, le prince d'Orange lui fit présent d'un uniforme de général, ce qui contribua singulièrement à augmenter la considération dont il jouissait précédemment. Outre ces *locomen* , il existe encore des espèces de sybilles auxquelles on accorde un grand pouvoir ; ces femmes, ordinairement âgées dan-

sent en rond au milieu d'une assemblée nombreuse , jusqu'à ce qu'elles tombent en convulsions , et que l'écume leur sorte par la bouche : tout ce qui leur plaît de dire dans cet état d'exaltation, devient à ce que l'on prétend , un ordre que doivent exécuter ceux qui les environnent. Aussi n'est-il pas rare qu'à la suite d'un rassemblement mystérieux les esclaves prennent la fuite dans les bois, ou se vengent sur la personne de leur maître. Le voyageur dont nous empruntons quelques-uns de ces détails , prétend aussi qu'il existe dans chaque famille noire une défense passée de père en fils de manger la chair de tel ou tel être animé. Ils désignent sous le nom de *treff* celui qui est ainsi prohibé, et gardent très-exactement la loi qu'ils

se sont faite de n'en goûter dans aucune circonstance.

Soit que les danses des nègres tiennent en quelque sorte à leur religion , ce que nous avons souvent pensé en les observant dans les possessions portugaises , soit qu'elles ne forment qu'un simple divertissement, il est certain que dans les colonies les noirs s'y livrent avec une sorte de fureur, et qu'à Surinam ils y emploient presque toujours le samedi soir. Dans les habitations où ils sont bien traités , on leur donne un grand bal tous les trois mois , auxquels ils peuvent inviter leurs camarades du voisinage. Dans ces occasions , les danseurs se mettent avec une sorte de recherche , et les femmes paraissent avec leurs plus belles jupes de toile des Indes.

On voit régner dans ces fêtes la meilleure intelligence , quoique souvent le tafia y soit prodigué. Dans le *vacy cotto* , les hommes font plusieurs figures et marquent certains pas en remuant surtout beaucoup les reins , tandis que les femmes tournent en tenant leur jupon étendu comme un parasol. La *soesa* consiste à sauter devant son danseur et sa danseuse , en frappant des mains sur les hanches pour marquer la mesure. La danse de *Loango* n'est usitée que parmi les individus de cette nation , et nous la laisserons décrire à Stedman , qui l'a observée attentivement. « Elle se compose , dit-il , de gestes si animés et si lascifs , qu'il faut une imagination des plus échauffées et l'habitude la plus constante pour l'exécuter. Cette danse

que le son du tambour accompagne , et pendant laquelle les danseurs battent la mesure avec leurs mains , peut être considérée comme une sorte de pantomime, divisée en plusieurs actes, et qui dure quelques heures. Mais ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que pendant tout le temps de cette espèce de représentation , les danseurs et danseuses , loin de paraître fatigués , s'animent et s'échauffent de plus en plus , jusqu'à ce qu'enfin ils soient tout baignés de sueur et que leurs mouvemens passionnés aient été portés à un tel degré , que la nature étant vaincue , ils se trouvent prêts à tomber en convulsions. » Il y a aussi des espèces de danses funèbres ; mais on n'a malheureusement recueilli aucuns détails sur la ma-

nière dont elles s'exécutent; on sait cependant qu'elles sont gaies et qu'elles viennent à la suite d'un festin. Nous finirons en disant que l'on a vu des danses générales durer sans interruption depuis le samedi soir à six heures jusqu'au lundi matin au lever du soleil. La musique, qui consiste principalement dans le bruit du tambour, répète continuellement le son de *touckety-touck touckcty-touck*, et forme une mesure à un temps et à un demi-temps.

Les différens instrumens employés par les nègres sont simples comme leur mélodie, et nous en avons représenté quelques-uns, que l'on peut regarder comme les principaux ou les plus en usage. (*Voyez la gravure en regard.*),

N° 1. *Le créole bania* est le plus compliqué de tous les instrumens des noirs, et peut-être aussi le plus agreable ; c'est comme on le voit une espèce de guitare faite avec la moitié d'une gourde, couverte d'une peau de mouton ; on y ajoute un long manche, et il n'y a que quatre cordes, dont l'une est beaucoup plus courte que les autres ; nous nous rappelons d'avoir vu fréquemment cet instrument au Brésil avec cependant quelques différences.

N° 2. *Le Loango bania* mérite d'être observé : il consiste dans une planche de bois très-sec, sur laquelle on remarque deux barres transversales ; au-dessus de celles-ci sont posés de petits bâtons de bois de palmier élastique, rassemblés en haut par une troi-

sième barre. Les nègres à Rio Janeiro font usage d'un instrument à peu près semblable, dont les bâtons se remplacent par des petites touches en fer, qui rendent un son assez agréable.

N° 3. *Le grand tambour de Loango* est fait avec un tronc d'arbre creux, et couvert d'une peau de mouton aux deux extrémités. Il existe cinq à six instrumens de la même espèce, dont nous ne ferons pas la description, parce qu'ils ont la plus grande analogie.

N° 4. *Le quaqua* est d'un assez grand usage, et consiste simplement dans une planche de bois dur, sur laquelle on frappe avec deux os ou deux baguettes de fer.

N° 5. *Le bemta* est d'un usage général dans toutes les colonies: c'est un arc tendu au moyen d'une corde

de jonc sec, sur lequel on frappe avec un bâton : au Brésil on emploie un fil de laiton, et l'arc se pose sur une moitié de coloquinte, placée sur le creux de la poitrine.

N° 6. Il y a aussi des flûtes, des trompes et une espèce de cor destinés à rappeler les esclaves au travail; mais de tous ces instrumens à vent, le loango toutou est celui qui produit une plus grande variété de tons : c'est une flûte traversière qui n'a que quatre trous.

Nous finirons en disant que ces divers instrumens paraissent être d'une origine africaine; mais qu'il se pourrait néanmoins qu'ils eussent emprunté quelque chose à ceux de l'Europe. Tout ce qu'un nègre rencontre, quand il a le desir de danser, devient

un instrument propre à marquer la mesure ; nous en avons vus au Brésil se joindre aux concerts de leurs camarades avec deux cailloux qu'ils frappaient l'un contre l'autre ; et l'on ne se plaignait point qu'ils dérangentassent l'harmonie générale.

Après avoir indiqué la manière dont les noirs sont traités dans la colonie hollandaise, et les divers moyens qu'ils emploient pour charmer leur esclavage, nous allons passer à un sujet plus intéressant encore, parce qu'il est moins connu. On verra le résultat naturel des cruautés que nous avons rapportées au commencement de ce chapitre, et l'on pourra se convaincre que des esclaves accablés de mauvais traitemens finissent tôt ou tard par reconquérir leur liberté.

## CHAPITRE III.

## Nègres révoltés.

---

LES noirs révoltés de Surinam ont fait trop de bruit en Europe, pour que nous ne consacrons pas quelques pages à les faire connaître, ainsi que leurs différens établissemens. Tout en déplorant des cruautés exercées par une fatale représaille, on admirera sans doute le courage qu'ils ont déployé, et cet amour d'une juste indépendance qui leur a fait renverser tant d'obstacles.

Ce fut vers 1726 et 1728 que les rassemblemens d'esclaves fugitifs

commencèrent à devenir inquiétans pour la colonie. Armés d'arcs, de lances et de quelques fusils, ils se dirigeaient du fond de leurs forêts sur les habitations les plus voisines, où ils exerçaient de grands ravages, et tâchaient principalement de se procurer des armes à feu, ainsi que des munitions de toute espèce.

Ces hommes terribles reçurent la dénomination de rebelles de Sarameca, parce qu'ils s'étaient établis vers la partie supérieure de la rivière qui porte ce nom, ainsi que sur les bords de la Capename. Ce fut en vain que l'on envoya contre eux quelques détachemens de troupes et d'habitans : ils semblèrent cependant s'apaiser ; mais en 1730 les horribles supplices qu'on fit endurer à onze d'entre eux,

dans l'intention d'épouvanter ceux qui restaient au milieu des forêts, ne firent qu'augmenter leur fureur, et ils devinrent le plus terrible fléau des colons, qui se virent bientôt obligés de traiter de la paix, parce qu'ils ne pouvaient plus supporter une guerre où tout le désavantage était de leur côté.

Vers 1749, le gouverneur Maurice envoya offrir aux rebelles les conditions que les Anglais avaient faites avec ceux de la Jamaïque, et elles furent acceptées après quelques fâcheux préliminaires. Le chef des insurgés, qui était un mulâtre nommé Adoe, reçut en signe d'indépendance un superbe jet à pomme d'argent, et offrit en échange un arc et un carquois travaillés de ses mains. Cette paix momentanée répandit la joie dans la colonie ;

mais elle ne devait être que de bien courte durée. Les présens qui avaient été promis au bout d'un an à la tribu commandée par Adoe furent interceptés par un autre capitaine nommé Zam-Zam, qui n'avait point été consulté sur le traité de paix. Le chef mulâtre ne voyant pas s'effectuer la promesse qu'on lui avait faite, pensa qu'on ne voulait que l'amuser jusqu'à ce que de nouveaux renforts fussent arrivés d'Europe. Il recommença dès lors à porter ses ravages sur différens districts, et les habitans se virent bientôt dans une si horrible détresse, qu'en 1751 ils furent obligés de s'adresser aux états-généraux. On leur envoya six cents hommes, commandés par le baron Spoke, qui mourut un an après son arrivée, et n'eut

pas le temps d'opérer de grands changemens dans les affaires. Elles prirent un aspect encore plus effrayant vers 1757; car il s'éleva dans la Tempatycrique une nouvelle révolte parmi les noirs esclaves, qui, réunis à seize cents autres rebelles fixés depuis longtemps dans le même pays, et commandés par un nommé Boston, ne tardèrent pas à se procurer des armes à la suite de quelques combats, et forcèrent bientôt les colons à leur procurer une paix avantageuse. Ceux-ci s'engagèrent à leur envoyer, parmi beaucoup d'autres objets, une certaine quantité de fusils et de munitions. Ce furent MM. Sober et Abercombie que l'on chargea d'aller traiter définitivement de la paix avec eux. M. Stedman, en rapportant d'une manière

détaillée comment ces deux envoyés hollandais furent reçus, fait trop bien connaître la façon de vivre et le caractère des noirs fugitifs, pour que nous ne rapportions point ici une partie de sa narration.

« Étant arrivés dans le camp des rebelles, à la Jocka-crique, situé à quinze milles à l'est de la Tempaty-crique, ils furent présentés à un nègre très-bel homme, appelé Araby, qui commandait en chef, et était né dans les forêts. Il les reçut fort poliment, leur prit la main, et les pria de s'asseoir à ses côtés, sur le gazon; en même temps il les assura qu'ils n'avaient rien à craindre, et qu'amenés par un motif aussi sacré que le leur, personne ne voudrait ni n'oserait les inquiéter.

« Lorsque le capitaine Boston, cependant, s'aperçut que les commissaires n'apportaient que des bagatelles, comme des couteaux, des ciseaux, des peignes, de petits miroirs, et avaient oublié les articles principaux, c'est-à-dire la poudre à canon, les armes à feu et les munitions, il s'approcha d'eux hardiment, et leur demanda d'une voix de tonnerre, s'ils pensaient que les nègres n'eussent besoin que de peignes et de miroirs; il ajouta qu'un de ces derniers meubles suffisait pour qu'ils pussent voir tous leur propre figure, tandis qu'un simple baril de *mansany* (poudre à canon), qu'on leur eût offert, aurait prouvé la confiance que l'on avait en eux. Il termina en disant que, puisqu'on avait omis des objets si importans, il ne

consentirait jamais au retour des commissaires, jusqu'à ce qu'on eût envoyé tous les objets contenus dans la liste, et conséquemment que le traité eût reçu son exécution.

« Cette sortie fut relevée par un autre nègre appelé le capitaine Quaco, qui déclara que ces messieurs n'étaient que les envoyés du gouverneur; que ne pouvant répondre de ses procédés, ils s'en retourneraient certainement sans aucune insulte, et que personne, pas même lui capitaine Boston, n'aurait la hardiesse de s'opposer à leur départ.

« Le chef alors imposa silence, et pria M. Abercombie d'écrire lui-même une liste qu'il allait lui dicter. Lorsqu'elle fut achevée, et que les commissaires eurent promis de la

remettre, les nègres déclarèrent qu'ils laissaient au gouverneur et à son conseil une année entière pour en délibérer, et choisir la paix ou la guerre. Ils jurèrent que pendant cet intervalle tout acte d'hostilité cesserait de leur part; ensuite ils régalerent les envoyés le mieux que leur situation au milieu des bois le permit, et il leur souhaitèrent un bon voyage jusqu'à leur destination. »

Les deux envoyés s'éloignèrent et revinrent rendre compte de la mission au gouverneur et à la cour coloniale, qui envoyèrent d'autres commissaires au bout d'un an, pour terminer enfin une paix si vivement désirée. Ces nouveaux ambassadeurs furent parfaitement accueillis des noirs, qui leur servirent tout ce que les fleuves et les

forêts pouvaient leur fournir de meilleur, et ne manquèrent point un seul jour à les divertir par des danses, des espèces de concerts, et des salves continuelles de mousqueterie. Après quelques débats, les conditions furent enfin arrêtées, et aussitôt après le retour des commissaires, on envoya les présens que l'on était convenu d'offrir. Le traité fut signé en 1771 par les commissaires hollandais et seize capitaines noirs, dans la plantation d'Ouca, où les parties contractantes s'étaient réunies. Il fallut néanmoins se soumettre à une autre cérémonie : le chef Araby s'était lié, de même que les siens, par un serment terrible, et il exigea que les commissaires en fissent autant. On tira donc avec une lancette quelques gouttes de sang à un Européen

ainsi qu'à un guerrier noir ; et elles furent aussitôt reçues dans unealebasse remplie d'eau , où l'on avait jeté quelques pincées de terre. On fit d'abord une libation de ce mélange ; chaque assistant fut obligé d'en boire une partie , et le prêtre, ou le gadoman de la tribu , lança un anathême épouvantable contre ceux qui les premiers rompraient le traité qu'on venait de conclure. Ces insurgés reçurent dès lors le nom de la plantation d'Ouca , pour les distinguer des noirs de Sarameca, avec lesquels on fit également un traité de paix la même année. Ils recommencèrent les hostilités pour une raison semblable à celle qui avait causé la première rupture ; mais on les apaisa immédiatement , et ils retournèrent à des sentimens pacifiques.

Les deux républiques noires observèrent religieusement le traité, et commencèrent à acquérir un nouveau degré de prospérité dans les endroits qu'elles avaient primitivement choisis. Quelques années après elles comp- taient quinze ou vingt mille individus, en admettant dans ce calcul les fem- mes ainsi que les enfans, et Stedman les considérait en 1799 comme les plus dangereux ennemis que la colonie eût un jour à combattre. Sa prédiction ne s'est heureusement point réalisée jus- qu'à présent; et il semble que la Guya- ne est assez considérable pour que des peuples d'espèces, de mœurs et de coutumes différentes puissent l'habi- ter sans se faire une guerre cruelle.

Encouragés par l'exemple des hom- mes qui étaient parvenus à conquérir

leur indépendance , mais ne pouvant par les traités aller se joindre à eux , dans la crainte d'être rendus à leurs maîtres , les nègres fugitifs de différentes habitations commencèrent à se réunir et à exercer toute sorte de déprédations sur les bords de la Cottica. Les plantations devinrent la proie des flammes ; les habitans furent massacrés , et rien ne résista aux nouveaux révoltés , qui furent bientôt plus redoutables que les nations d'Ouca et de Sarameca , puisqu'en 1772 la plupart des colons vinrent chercher un asile dans Paramaribo , pour échapper à leur fureur. Ce fut à cette époque que le gouvernement forma un corps d'esclaves affranchis , pour combattre leurs anciens compatriotes. On ne peut s'empêcher de dire qu'ils déployèrent beau-

coup de courage dans une foule de circonstances. Ils formaient plusieurs compagnies composées chacune de dix volontaires, ayant à leur tête un capitaine qui les dirigeait au son du cor dans les forêts. Stedman nous a conservé leur manière de s'équiper, et l'on peut voir qu'elle est d'une simplicité extrême. (*Voyez la gravure en regard.*) Ils n'ont que le sabre et le fusil; un caleçon leur couvre la partie inférieure du corps, et un bonnet écarlate, sur lequel se trouve leur numéro, prévient toute méprise pendant les combats qui se livrent aux rebelles. Leur habit de parade est, à ce qu'il paraît, un uniforme vert. Ce corps quoique infiniment utile, n'était point suffisant pour défendre la colonie, qui se vit obligée de s'adresser au prince

d'Orange pour obtenir un régiment de troupes régulières , qui fut envoyé sous le commandement du colonel Fourgeoud. Les mémoires de M. de Malouet et de plusieurs personnes nous représentent cet officier comme extrêmement brave , mais ayant un caractère brouillon et emporté. Il était indépendant par son emploi de l'autorité du gouverneur , et il lui devint bientôt opposé dans toutes les circonstances importantes ; ce qui mit nécessairement beaucoup de retard dans la guerre que l'on devait faire aux rebelles. Pendant ce temps des maladies survinrent ; les troupes s'affaiblirent , et elles étaient sensiblement diminuées lorsqu'on se mit en campagne. C'est au capitaine Stedman que l'on doit l'histoire de cette guerre d'extermination , et nous

suivrons quelquefois cet intrépide officier au milieu des forêts immenses qu'il était obligé de parcourir avec ses soldats. Bon, sensible, vraiment généreux, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il prodigue sa vie pour une cause dont on déplore le peu de justice. C'est au milieu des déserts qu'il faut le voir : toujours animé du désir d'être utile, il met à profit son talent pour le dessin, et il retrace continuellement les scènes de la nature qu'il a sous les yeux. Quand il observe les mœurs, ses vues sont neuves et ses idées hardies. En entrant dans les bois, il prend le parti de s'endurcir à toutes les fatigues : il quitte ses souliers et il apprend à marcher nu-pieds ; il ne conserve la plupart du temps de ses vêtemens qu'une chemise et un large pantalon ;

continuellement il nage dans les fleuves, et bientôt il reprend une vigueur qu'il avait perdue par les maladies.

Il en a bientôt le plus grand besoin : envoyé d'abord à Cormoctibo-crique, sur la Cottica, pour protéger les plantations du voisinage, il y est tourmenté par des myriades d'insectes, et il ne tarde pas à perdre une grande partie de son monde de maladie, sans avoir rencontré les insurgés. Tourmenté par la fièvre, privé des vivres nécessaires, il reçoit enfin la permission de quitter le poste destructeur où il aurait probablement péri, et c'est en descendant le fleuve qu'il rencontre pour la première fois ce serpent monstrueux nommé aboma, si connu dans l'histoire naturelle de Surinam. Un esclave nommé David lui demanda la permission

d'aller seul donner la mort à l'énorme reptile. Cette résolution excite l'orgueil et l'émulation de notre voyageur, qui se décide, malgré sa faiblesse, à entreprendre cette chasse périlleuse. Après s'être enfoncé dans les broussailles, il aperçoit l'épouvantable animal couché sous des feuilles ; et nous allons le laisser parler, parce qu'il nous serait impossible de peindre comme lui la scène dont il put être témoin.

« Je fus quelque temps, dit-il, avant de pouvoir distinguer sa tête, éloignée de moi de plus de seize pieds. Sa langue fourchue se remuait dans sa bouche, et ses yeux, d'un éclat extraordinaire, semblaient lancer des étincelles de feu. J'appuyai alors mon arme sur une branche, pour viser plus sûrement, et je tirai ; mais ayant man-

qué la tête, la balle s'enfonça dans le corps ; l'animal se sentant blessé, s'agita en tous sens avec une vigueur étonnante, et telle qu'il coupa les broussailles dont il était entouré avec la facilité d'un homme qui fauche un pré. Il enfonçait sa queue dans l'eau avec violence, et nous couvrait par ce moyen d'un déluge de vase, qui volait à une grande distance. Cependant il ne fit pas sur nous l'effet de la torpille, et nous ne restâmes pas immobiles témoins de ce spectacle : nous prîmes la fuite à toutes jambes, et nous entrâmes précipitamment dans le canot. » Les deux intrépides chasseurs prirent un nouveau courage, et ne tardèrent point à retourner sur le champ de bataille, où le serpent s'était un peu dérangé de sa première

position, mais en reprenant toute sa première tranquillité. Stedman le tira de nouveau, avec aussi peu de succès que la fois précédente, et il fut obligé de retourner encore au canot, pour éviter les nuages de poussière et de boue dont il aurait été couvert. Une troisième tentative obtint plus de succès: on découvrit le monstre, et le coup fatal l'atteignit à la tête; cependant il faisait encore d'horribles mouvemens. Le noir courut aussitôt vers la chaloupe, rapporta une grosse corde, et parvint, après beaucoup de dangers, à lui jeter un nœud coulant autour du cou. On le tira jusqu'au rivage, et on l'attacha à la poupe du canot, pour le remorquer ainsi; mais il vivait toujours, et nageait parfaitement. Les nègres en l'examinant, assurèrent qu'il

n'avait pris que la moitié de sa croissance, et cependant sa longueur était de vingt-deux pieds et quelques pouces, tandis qu'il pouvait avoir la grosseur d'un enfant de douze ans.

Arrivé dans un endroit nommé Barbacoeba, le noir David, dont nous avons déjà parlé, tenant en main le bout de la corde, grimpa sur un arbre, et la plaça sur les branches, de manière à ce que les autres nègres parvinssent à hisser notre énorme reptile jusqu'en haut, pour qu'il y demeurât suspendu. Ce fut alors que l'intrépide David quitta l'arbre, s'attacha à la peau gluante de ce monstre, et commença à lui fendre la peau près du cou, en continuant jusqu'en bas. (*Voyez la gravure en regard.*) Il rendit plus de seize pintes d'huile, et sa chair fut

trouvée excellente par les noirs, qui la découpèrent pour s'en régaler. Nous pouvons ajouter qu'au Brésil celle de la plupart des serpens constrictors est regardée par la basse classe de la société comme un mets très-salutaire.

Après avoir encore éprouvé de nombreuses souffrances, Stedman prit quelques jours de repos dans la capitale; mais les nouveaux ravages des insurgés l'obligèrent à aller rejoindre le colonel Fourgeoud, qui les avait battus dans quelques rencontres. Ce fut alors qu'il eut occasion de se convaincre combien il est dangereux de s'endormir sur la terre humide, dans ce pays marécageux. Un jour il n'avait point d'arbre pour suspendre son hamac; il se livra à un profond sommeil sur des feuilles de latanier;

mais son réveil fut horrible : un point de côté intolérable le fit s'évanouir; et quand on appela un des chirurgiens de la compagnie, il déchirait sa chemise avec les dents, mordait tous ceux qui l'approchaient, et ne pouvait plus supporter les douleurs qu'il éprouvait. Des frictions continuelles lui firent à la fin retrouver le repos.

On n'avait que très-rarement l'occasion de rencontrer les rebelles; mais en détruisant les plantations qu'ils formaient dans les forêts, on les empêchait de poursuivre leur ravages. Une fois l'on s'empara de deux de ces malheureux qui s'étaient trop avancés, et que leurs blessures empêchaient de s'enfuir. Notre voyageur pria le chirurgien de panser sur-le-champ le plus malade : il lui mit quelques emplâtres,

et déclara qu'il n'en reviendrait pas. Cet homme insensible chantait pendant qu'il faisait son opération : la fièvre redoubla, et le pauvre nègre demanda un peu d'eau ; mais personne ne lui en eût probablement apporté sans Stedman, qui en puisa dans son chapeau, et la lui présenta ; l'infortuné lui témoigna sa reconnaissance, et rendit le dernier soupir. Nous ne citons cette scène douloureuse que pour donner une idée des momens cruels que l'on avait à passer dans ces déserts. Tantôt c'était un malheureux qui succombait, tantôt l'on avait à craindre pour sa propre existence, et l'on voyait chaque jour diminuer le nombre de ses compagnons. Les malheureux esclaves à la suite de l'armée étaient vraiment les plus à plaindre ;

ils ne vivaient guère que de choux palmistes, de graines et de racines sauvages ; et ces malheureux étaient la plupart du temps tellement affamés qu'au rapport du voyageur dont nous empruntons ces détails, ils se passaient autour de leurs reins des cordes et des lianes, selon la coutume des Indiens, qui se serrent ainsi l'abdomen quand la faim les tourmente d'une manière trop violente. Cette pression diminue probablement leurs souffrances. Malgré cette horrible situation, l'on était quelquefois obligé de traverser des savannes noyées, et d'entrer dans certains marais où l'on avait de l'eau jusqu'au menton, sans pouvoir se procurer d'autre abri, au sortir de là, qu'un toit de feuillage, qu'on élevait au-dessus du hamac.

Abattu par toute espèce de fatigue, Stedman fut encore obligé de retourner à Paramaribo, où le bruit courait déjà qu'il avait péri; mais il y fit un court séjour, et se rendit bientôt dans le poste de l'Espérance, sur les bords de la Comewine. Adoré d'une femme qu'il aimait, environné de ses amis, ne manquant d'aucune des choses nécessaires à la vie, il passa dans ce séjour enchanteur les plus beaux momens de son existence; mais ses regards furent encore témoins d'horribles exécutions. Il vit un jour une jeune femme samboe déchirée à coups de fouet; il demanda sa grâce, et le bourreau qui la faisait fustiger eut l'audace de lui répondre qu'il s'était fait une règle invariable de doubler le châtiment en cas où un étranger intercéderait pour

le coupable. Le crime de cette infortunée était de s'être constamment refusée aux coupables désirs du monstre qui la tourmentait. Stedman s'éloigna; mais il se décida dès lors à rompre tout commerce avec les commandeurs.

On avait reçu de nouveaux secours de la Hollande le 30 janvier 1775, et ce fut alors qu'on se prépara plus que jamais à détruire le principal établissement des rebelles. Le colonel Fourgeoud se mit donc en marche le 3 juillet de la même année pour Barba-coeba, sur la Cottica, lieu du rendez-vous général, où Stedman, malgré une affreuse blessure à la cheville, ne tarda pas à le joindre. Dans cette campagne, notre voyageur eut occasion d'observer une foule d'objets relatifs à l'histoire naturelle. Il vit entre au-

tres le mauricy, qu'on peut sans contredit considérer comme le plus remarquable de tous les palmiers du nouveau monde, puisqu'il en existe dont les cimes élevées semblent l'être de plus de cent pieds au-dessus de la terre (1). Leur circonférence est de dix ou douze pieds au plus épais du tronc, tandis que les parties du haut et du bas vont en diminuant; les branches naissent près du sommet de l'arbre; elles sont longues, vertes et arquées, nues jusqu'à leur extrémité, d'où l'on voit sortir de longues et larges feuilles digitées et d'un vert pâle, très-

(1) M. Lescalier pense qu'il peut y avoir quelque exagération dans la description de cet arbre; mais il est vrai qu'il n'a pas été dans l'intérieur, ou que Stedman a commis une erreur de nom.

régulièrement disposées d'une manière orbiculaire, et formant des espèces de rayons comme un éventail rond et déployé. Les indigènes en tirent de longues fibres très-fortes, dont ils fabriquent des filets et des cordes pour leurs arcs.

Parmi les dangers qui précédèrent ceux qu'on devait courir dans une attaque générale, nous en citerons un qui devait revenir assez fréquemment, et auquel plusieurs individus ne purent échapper. Quelques marais sont remplis d'une vase très-liquide, et couverts d'une espèce de croûte verte, assez épaisse en divers endroits pour supporter un homme, quoiqu'elle tremble sous les pas. Si elle vient à se rompre, les malheureux qu'elle soutient sont engloutis dans un abîme où

ils périssent infailliblement , à moins qu'on ne les retire sur-le-champ. « Pour éviter ces accidens , dit Stedman , nous ouvrons nos files autant que possible , ce qui les rendait très-longues , et malgré cette précaution , plusieurs hommes furent engloutis , comme si de la glace avait manqué sous leurs pieds. J'en vis quelques autres , qui ayant aussi tombé dans la vase , en eurent jusqu'aux aisselles , mais qu'on parvint à retirer cependant , quoique avec beaucoup de peine. » Nous avons éprouvé quelquefois à peu près le même accident dans le voisinage de certains marais du Brésil , et l'on peut surtout l'attribuer à l'espèce de mousse verte qui cache entièrement la vase où l'on se précipite.

Ce fut dans cette campagne que l'on se dirigea contre le principal établissement des rebelles, commandé par un chef déterminé, nommé Bony ; mais avant que d'y parvenir, un spectacle affreux s'offrit aux troupes : la terre, dans certains endroits, était jonchée de crânes et d'ossemens de cadavres, reste d'un parti d'Européens qui avaient été en grande partie massacrés, et que les noirs avaient exhumés, pour les dépouiller de leurs habits, les couper par morceaux, et les déchirer comme des bêtes féroces. On traversa encore des marais, et ce fut alors que l'on commença à suivre une espèce de sentier pratiqué par ces terribles ennemis. Cependant après avoir échangé quelques coups de fusil, on arriva à l'entrée d'une belle campagne

de riz mûr, formant un carré long, et laissant voir dans le fond la ville de *Gado Saby* (1), qui se présentait en amphithéâtre au milieu d'un paysage enchanteur. Les rebelles avaient laissé au milieu de cette campagne des troncs d'arbres renversés ayant encore leurs racines. En sûreté derrière ces espèces de fortifications, ils commencèrent un feu terrible, auquel on leur riposta; et bientôt un bruit semblable à celui du tonnerre fit retentir cette vallée, où l'on n'entendait auparavant que les chants du cultivateur. Après une résistance opiniâtre, on était sur le point d'entrer dans la ville des noirs, lorsqu'un de leur capitaine, dont la

(1) C'était un établissement entièrement formé par les noirs marrons.

tête était décorée d'un chapeau à ganse d'or, saisit un brandon allumé, et eut le courage de s'arrêter assez long-temps pour mettre le feu aux maisons, qui se trouvant être construites en bois, et couvertes de feuilles sèches, furent bientôt embrasées. « Cette résolution courageuse, dit Stedman, prévint non-seulement le carnage que les soldats ont coutume de faire dans le premier moment de la victoire, mais elle procura de plus aux rebelles la facilité de faire leur retraite avec leurs femmes et leurs enfans, et d'emporter leurs effets les plus utiles. Nous fûmes donc alors dans l'impossibilité de les poursuivre et de faire le moindre butin : les flammes n'y mirent pas seules obstacle; car

bientôt nous vîmes un marais qui nous environnait de toutes parts. »

Il est difficile d'imaginer plus d'adresse et de courage que n'en déployèrent les insurgés dans cette campagne ; mais on vit par la suite qu'ils manquaient des munitions le plus nécessaires, et qu'ils étaient fréquemment obligés de remplacer les balles de fusil par des cailloux et des morceaux informes de métal. Comme le voyageur dont nous avons emprunté la plupart de ces détails eut occasion de dessiner un de ces noirs, tels qu'ils étaient équipés, nous l'offrons à nos lecteurs. (Voyez la gravure en regard.) Ce guerrier africain est en sentinelle ; quelques lambeaux de toile couvrent à peine sa nudité, et ses cheveux

sont nattés avec soin , peut-être pour garantir sa tête au défaut d'un bonnet.

Après la destruction de Gado Sady, les rebelles commencèrent à s'éloigner des plantations hollandaises; mais comme ils continuaient cependant quelques-unes de leurs déprédations de temps à autre, les troupes ne cessèrent point de parcourir les forêts, dévastant continuellement les champs de riz, de manioc et d'ignames, qu'ils avaient cultivés pour assurer leur subsistance. Lassés enfin de ne point trouver la tranquillité, et voyant qu'on ne leur offrait point la paix comme aux habitans d'Ouca et de Sarameca, ils finirent par se diriger vers les possessions françaises, où sans doute ils espéraient former des établissemens durables

sur le Maroni. Un faible détachement hollandais poursuivit d'abord ceux qui avaient passé ce fleuve ; mais il le fit avec négligence. Les colons français commencèrent à prendre de l'inquiétude ; et M. de Malouet écrivit le 12 décembre 1776 une lettre au gouverneur de Surinam , dans laquelle il lui disait que ses administrés ne pouvaient prévenir les courses et les brigandages des nègres, qu'en les disposant à ne point les regarder comme ennemis, n'ayant plus d'autre parti à prendre que de les tolérer et d'empêcher leur accroissement. Le gouvernement hollandais ne s'occupait cependant point à réprimer l'abus dont on se plaignait ; on fut obligé de repousser une bande de rebelles qui tentaient encore de s'établir. Comme nos voisins favorisaient

ces émigrations , il s'en fit bientôt de plus considérables ; mais la France conservait toujours cette espèce de neutralité favorable aux fugitifs , que lui commandait sa faiblesse dans la Guyane ; et le colonel Fourgeoud , comme on peut s'en convaincre dans les mémoires de M. de Malouet , avoua que lorsqu'il avait vu la difficulté de détruire entièrement les nègres marrons , il s'était décidé à les fatiguer par des marches multipliées et à les obliger de passer le Maroni. M. Nepveu , gouverneur général de Surinam , ne tarda pas à adopter un plan infiniment plus juste : il résolut d'enfermer les établissemens de la colonie dans un cordon défendu par des troupes à portée de se secourir mutuellement , et dont les patrouilles par-

couraient nuit et jour tous les points. Cette espèce de route, commencée à la savane des Juifs, quinze lieues au-dessus de Paramaribo, était vraiment un ouvrage admirable. On avait tracé une ligne à travers les bois, les marais, les hauteurs et les bas-fonds. L'ouverture était de soixante-six pieds de large ; la longueur totale devait être de vingt-deux lieues. M. de Malouet, en 1777, parcourut cinq lieues de cette magnifique avenue, et ne put retenir l'expression de son étonnement. Malheureusement le projet ne fut pas entièrement exécuté, et il vint des temps où l'on cessa de s'en occuper.

Vers l'époque de l'émigration des noirs rebelles sur nos terres, on se forma en Europe des illusions sur le

parti qu'on pouvait tirer de leurs établissemens. L'abbé Raynal adopta ce qu'on disait de plus exagéré sur le nombre des individus dont ils se composaient, et le porta à quinze ou vingt mille ; mais M. de Malouet nous paraît tomber dans l'excès contraire, en disant qu'ils n'allaient qu'à cinq cents, dont la moitié seulement avait passé le Maroni. Quoi qu'il en soit, ces hommes n'ont point formé une population très-imposante ; et cependant ils ont une grande industrie. Lorsqu'ils sont dans les forêts, ils prennent abondamment du gibier et du poisson, au moyen de machines ingénieuses. Leurs champs sont cultivés à la vérité avec très-peu de soin, mais ils produisent néanmoins en assez grande abondance du maïs, du manioc, du

riz et des bananes. Malheureusement les noirs fugitifs se livrent à la plus parfaite indolence : ils auraient pu parvenir à un très-haut degré de prospérité, sans gêner les autres cultivateurs de la Guyane.

---

~~~~~  
CHAPITRE IV.  

---

## Indigènes de Surinam.

QUOIQUE les Indigènes de la Guyane hollandaise aient la plus grande ressemblance dans leurs mœurs et dans leurs coutumes avec les Galibis, que nous avons déjà fait connaître, nous donnerons un précis de ce qui les rend le plus remarquables. Les Caraïbes sont considérés avec juste raison comme formant encore une nation importante, qu'on peut regarder comme la principale de toutes. Ces sauvages se teignent presque toujours en rouge avec le roucou, auquel ils

ajoutent la teinture bleue du jenipaba. Dans les occasions solennelles , ils portent presque tous les ornemens des Galibis ; mais les chefs de famille se couvrent quelquefois d'une peau de tigre attachée par une plaque d'argent de la forme d'un croissant, et les femmes ne négligent rien pour acquérir un gras de jambe d'une grosseur énorme , en se comprimant étroitement le haut et le bas de la jambe par des jarretières de coton.

Les armes des guerriers consistent, outre l'arc et la flèche , dans un boutou, qu'on rend plus meurtrier par un moyen assez remarquable. Ce casse-tête , fabriqué avec le bois le plus lourd de la forêt, doit avoir ordinairement dix-huit pouces de long, et est se trouve muni d'une espèce de garde

destinée à garantir le poignet. On fixe très-souvent à l'extrémité une pierre pointue, en la faisant entrer dans l'arbre même qui fournit le bois, pendant qu'il prend sa croissance, parce qu'il n'est plus possible alors de l'en tirer.

Les Caraïbes, comme les sauvages du Pérou et ceux du fleuve des Amazones, font usage d'une espèce de sarbacanne (1), consistant en un tube creux de roseau, pouvant avoir six pieds de longueur, et servant à lancer de petites flèches longues de douze pouces : elles sont faites d'une écorce de palmier très-dure, et garnies à leur extrémité d'une touffe de coton suffisante pour remplir le tube. Trempées

(1) C'est l'esgaravatana des sauvages du Para.

vers la pointe dans le poison actif du vouvara , et lancées avec force par le souffle d'un chasseur, elles donnent une mort certaine à la distance de quarante pas ; l'on rapporte même qu'une femme en ayant été blessée légèrement expira presque à l'instant , et que son enfant, qui était à la mamelle , eut le même sort pour avoir pressé le sein de cette mère infortunée , après qu'elle eut été frappée d'une manière aussi cruelle.

Les sauvages dont nous nous occupons en ce moment usent , pour se procurer du gibier et du poisson , des moyens employés par ceux des possessions françaises : comme eux ils forment des enclos de palissades à l'entrée des petites rivières, et ils peuvent facilement y tuer le poisson avec

leurs flèches à trois pointes, s'ils ne préfèrent point toutefois l'enivrer au moyen des racines indiquées dans la première partie. Au rapport de Fremin, il vient sur l'eau tout étourdi, sans cesser cependant de frétiller; il semble au contraire y être excité davantage; mais il ne s'en laisse pas moins prendre à la main.

Quand les Caraïbes voyagent par eau, ils sont presque toujours dans l'habitude d'aller contre le courant, afin de tuer facilement le gibier qu'ils aperçoivent sur le rivage. Réunis dans leurs bourgades, ils laissent aux femmes presque tout le soin de la culture des terres. Ces compagnes laborieuses des hommes les plus indolens fabriquent en outre une foule d'ustensiles, parmi lesquels on distingue des vases de

terre presque aussi durables, dit un voyageur, que du cuivre. Pour parvenir à ce degré de perfection dans leur poterie, elles réduisent en cendres l'écorce d'un arbre appelé kveepi; elles les passent au travers d'un tamis bien fin, pour les mêler avec d'excellente terre grasse. On dit qu'elles savent donner à leurs jarres et à tous les vases un très-beau vernis; mais on n'indique point les moyens employés dans cette dernière opération.

La religion, le gouvernement de ces peuples n'offrent point de particularités très-remarquables après ce que nous avons déjà dit dans le premier volume; mais leurs funérailles méritent surtout d'être décrites, parce qu'elles indiquent un grand respect pour les morts. Aussitôt qu'un guer-

rier a rendu le dernier soupir, on le lave, on le frotte d'huile, avant de le mettre dans un sac de coton. Il y est assis dans une attitude singulière : ses coudes s'appuient sur ses genoux, et ses deux mains cachent son visage. On le descend dans la terre au milieu des cris les plus lamentables ; puis on s'enivre, pour dissiper le chagrin. A la fin de l'année, on retire le cadavre de terre. Les chairs ont eu le temps de se détacher, et l'on recueille avec soin les ossemens pour les distribuer aux amis, ainsi qu'à tous les parens, au bruit des gémissemens les plus affreux. On ne manque point après cette cérémonie d'aller s'établir dans un autre endroit.

Selon Stedman, quelques tribus particulières suivent un usage différent

dans le but d'honorer ceux qu'elles viennent de perdre. Le cadavre est descendu au fond de l'eau , pour y rester plusieurs jours , jusqu'à ce que les chairs aient été dévorées par les poissons. Le temps nécessaire pour cette opération étant écoulé , on retire le squelette et on le suspend au toit du carbet , après l'avoir fait sécher à l'ardeur d'un soleil brûlant. Ce dernier usage est commun à quelques peuplades de Galibis.

Il paraît certain que les Caraïbes sont anthropophages ; mais que souvent ils échangent leurs prisonniers contre divers articles d'Europe , tels que des toiles de couleur , des armes à feu , de la poudre , des haches , des verroteries , et une foule de bagatelles , avec lesquelles on leur achète égale-

ment des jarres de terre , des canots, des hamacs , divers animaux vivans , des bananes, et du bois de teinture inférieur toutefois à celui du Brésil.

On compte outre ces sauvages, qui habitent principalement les contrées arrosées par l'Orenoque , quelques autres nations , parmi lesquelles se font distinguer les Accawaus , les Worows, les Arrowoukas, les Tairas et les Piannacotaus. Les Arrowoukas , s'il faut en croire Stedman , sont très-différens de tous les autres indigènes : ils sont mieux faits , et ont un teint infiniment moins cuivré. Le même voyageur cite une jeune femme de cette nation dont la figure était , dit-il , charmante au-delà de toute expression , et qu'on aurait prise au bord de l'Océan pour Vénus sortant du sein des eaux. Il

acheta à cette jeune fille un perroquet vivant, qu'elle avait fait tomber elle-même avec une flèche arrondie, et qu'il lui paya un couteau à double lame. Les Arrowoukas ont une telle habileté à la chasse, qu'ils peuvent atteindre un arara, et même un pigeon, au plus fort de leur vol.

Nous finirons cet article en disant que les différentes nations que nous avons indiquées diminuent de jour en jour, comme les anciens habitans des autres parties de l'Amérique méridionale. Peut-être aussi se retirent-ils dans les contrées éloignées de l'intérieur, pour vivre dans une indépendance absolue.

---

**CHAPITRE V.**

---

**Démérary.**

**L'ÉTABLISSEMENT** de Démérary jouit d'une assez grande célébrité pour que nous ne négligions point de le faire connaître. On désigne sous ce nom une étendue de côtes d'environ trente-trois lieues, bornée à l'est par le Berbice, à l'ouest par l'Esséquébo, et formant un des territoires les plus fertiles de toute la Guyane. Arrosé par le fleuve Démérary, ce pays offre aux habitans d'assez grandes facilités pour le transport de leurs marchandises; il présente en même temps l'aspect de la

richesse et de la prospérité. De tous côtés ce sont de belles habitations entretenues avec le plus grand soin, où se trouvent plantés des bois d'orangers dont la brise du matin apporte le parfum au voyageur.

La capitale de cette colonie, sur laquelle on n'aurait que peu de détails, si M. Bolingbroke ne l'eût visitée il y a huit ou dix ans, présente un aspect plus singulier que celui des autres villes de la côte ; et pour en donner une idée exacte, nous laisserons parler le voyageur que nous venons de citer.

Après avoir donné quelques détails sur son arrivée et sur l'impression que lui fit éprouver l'ensemble de la capitale, connue sous le nom de Stabroek, il dit : « Je n'y trouvai pas la moindre ressemblance avec les villes

d'Angleterre ; elle est bâtie sur le terrain plat du rivage , et traversée dans ses rues principales par des canaux , où plongent sans cesse des enfans noirs ou mulâtres. Les maisons de bois , ornées de portiques et de balcons , que couvrent des toits avancés , sont rangées symétriquement sur trois lignes parallèles , en laissant entre elles de grands espaces. Elles ont rarement plus de deux étages. Les fondations en sont profondes , et construites en briques. Les toits sont d'un bois rouge , que je pris d'abord pour de l'acajou. On n'y voit point de fenêtres vitrées ; elles sont remplacées par des jalousies. Les chambres s'avancent en toutes sortes de directions , pour mieux jouir des courans d'air , qui sont ici un luxe recherché , en

sorte que le plan ou la coupe de chacun de ces bâtimens est le plus souvent en forme de croix. Il n'y a point d'arbres dans la ville, comme en Hollande, ce qui la prive d'une grande beauté; mais de tous côtés on y voit des caisses et des balles, comme si les rues étaient des quais, et entre les maisons on remarque de nombreux magasins. Les bâtimens publics même sont en bois. Les noirs, vêtus d'un simple pantalon bleu, ou d'une simple toile soutenue par une corde passée autour des reins, exécutent toutes sortes de travaux. De loin en loin on aperçoit quelques blancs, vêtus d'une chemise de mousseline et de pantalons de *gingham*, fumant des cigarres, et donnant à l'ombre d'un parasol leurs ordres à leurs serviteurs, brûlés par le

soleil ; quelquefois on les voit dans un phaéton traîné par de petits bidets, inspectant l'embarquement de leurs marchandises. Une chaleur accablante règne au milieu du jour, et tout se fait en silence : on marche, on exécute tous les mouvemens avec précaution, pour ne point faire élever des tourbillons de poussière. On dirait que l'on assiste au service d'une église plutôt qu'à des travaux de simples manouvriers. »

Cette ville, comme on le pense bien, est l'entrepôt général de tout le produit des contrées qui bordent le Démérary et l'Esséquébo ; aussi a-t-elle de chaque côté, pour la commodité du commerce, un canal navigable, que la marée vide et remplit tour à tour, et qui est d'un grand secours

pour ceux qui se trouvent les plus éloignés du rivage. On fait généralement monter la population de Stabroek à huit mille cinq cents individus, sur lesquels il faut compter environ quinze cents blancs. On est frappé du mélange des diverses nations qui composent cette dernière classe d'habitans. Les Hollandais, les Anglais, les Allemands, les Prussiens, les Russes, les Suédois, les Danois, les Français et les Américains semblent s'être réunis pour tenter la fortune; et l'on prétend que cette rivalité ne provoque jamais l'envie, parce que chacun trouve son avantage dans l'avancement d'autrui. Il paraît néanmoins que le nombre des Anglais excède de beaucoup celui des autres Européens.

Le marché est suffisamment appro-

visionné; mais tout y est comme à Surinam d'une cherté excessive, si l'on en excepte les fruits, que leur abondance ne permet point de taxer à un prix très-élevé. On prétend que les bouchers, qui achètent leurs bœufs aux Américains, pensent avoir fait un mauvais marché quand chaque animal ne leur rapporte point quinze ou seize louis de profit net. Le meilleur poisson qu'on puisse se procurer à Stabroek est désigné sous le nom de pankama, et se pêche d'une manière fort singulière. Comme il est accoutumé à chercher sa nourriture dans les vieilles poutres ou dans les débris de navires tombés en pourriture, et qu'il y pénètre pendant la haute marée; au reflux il reste pris dans le bois, et les nègres le retirent alors avec un cro-

chet attaché au bout d'un bâton. Sa chair est d'un goût fort agréable ; mais il a la peau extrêmement visqueuse.

Il paraît qu'il se fait dans cette ville une très-grande consommation de vins de Madère et de Bordeaux, et que les droits excessifs sur les bouteilles de verre importées en Angleterre étant bonifiés lorsqu'on les en exporte, on avait pris le parti d'en apporter en quantité dans les colonies, en les remplissant de vin, de bière, ou d'autres liquides. Du temps de M. Bolingbroke, elles s'étaient tellement accumulées, que l'on était obligé de s'en débarrasser en les jetant dans les fossés et dans les canaux qui entourent la ville, où les nègres libres, qui font une espèce de bière, allaient

prendre celles dont ils avaient besoin. Quand un particulier voulait mettre du vin vieux de Madère en bouteilles, il envoyait, au rapport de M. Bolingbroke, quelques-uns de ses gens autour de la ville, ou bien il expédiait une barque qui se rendait près de quelque capitaine de navire; ce capitaine lui donnait autant de bouteilles qu'il pouvait en emporter, en y joignant des remerciemens, parce que cela évitait aux matelots la peine de les jeter dans la rivière, ce que l'on aurait fait plutôt que de les ramener en Angleterre, où elles payaient un droit bien plus considérable que leur valeur. Cela se passait en 1808, et nous ignorons si leur abondance a diminué dans la capitale du Démérari.

On vante singulièrement l'hospita-

lité des habitans de Stabroek : il suffit, à ce qu'il paraît, qu'un passager soit porteur de quelques lettres de recommandation, pour recevoir le meilleur accueil des personnes auxquelles elles sont adressées. A l'instant on met son couvert, on lui dresse un hamac, et il en fait usage aussi long-temps que bon lui semble. Il se passe, dit-on, rarement une semaine sans qu'il y ait bal ou concert dans la ville ; mais ce plaisir est assez dispendieux et coûte au moins huit dollars pour chaque soirée.

On n'est pas entièrement privé de spectacles, et il passe de temps à autre des troupes ambulantes de comédiens venant de l'Amérique septentrionale. Il paraît toutefois que ces représentations théâtrales sont extrême-

ment imparfaites, comme dans la plupart des colonies.

Quoique fort éloignés de l'Europe, les habitans de Stabroek n'en sont pas moins avides de connaître ce qui s'y passe : aussi publie-t-on une feuille intitulée *Gazette de l'Esséquébo et de la Démérari*, où l'on rencontre, dit-on, des avis conçus en un jargon mêlé, qui paraît fort étrange. Ce langage, dont on se sert habituellement, tient du hollandais et de l'anglais, mêlé à des expressions créoles qui lui donnent une sorte de douceur. On prétend du reste que l'anglais se répand tous les jours de plus en plus.

Il paraît que les différentes habitations situées sur le bord de la Démérari ont entre elles la plus grande analogie pour l'étendue et la distribution.

On en rencontre encore à deux cents milles de l'embouchure du fleuve ; mais à cette distance il n'est plus navigable , et des cataractes interrompent sa navigation.

Dans la plupart des habitations , la propreté et la régularité hollandaises se distinguent aisément. Les maisons, les bâtimens de tout genre, dit M. Bolingbroke , les ponts, les portes, sont peints en blanc : c'est la couleur favorite de cette nation. Des chemins qui serpentent d'une manière régulière conduisent à leurs habitations. De petits groupes de cocotiers et de citronniers, ou des allées droites, plantées des mêmes arbres, rappellent la régularité des jardins du continent de l'Europe.

Il paraît que les Hollandais tiennent singulièrement à cette régularité dans

leurs établissemens, et qu'ils y prodiguent même inutilement le travail. Les Anglais savent, dit-on, tirer un meilleur parti de leurs propriétés sous le rapport pécuniaire ; mais ils mettent beaucoup moins de soins dans la manière dont ils établissent les différentes cultures.

La vie d'un planteur est fort douce ; mais ses jouissances se trouvent extrêmement bornées, et les plaisirs de la table sont à peu près les seuls dont il paraisse faire grand cas. Il éprouve cependant une vive satisfaction dans l'usage de la pipe, qui lui procure une espèce d'ivresse tranquille, dont l'effet ne peut être agréable que pour celui qui y est accoutumé depuis long-temps.

Les habitans de Démérari, comme

ceux de Surinam , ne se marient pas toujours; il est en revanche fréquent de les voir contracter une union très-solide avec une femme du pays , qui se croit dès lors obligée de lui conserver une fidélité aussi rigoureuse que si elle était véritablement son épouse.

Toutes les femmes de couleur sont en général passionnées pour la toilette; et quoique vivant la plupart du temps à la campagne, elles trouvent moyen de satisfaire leurs goûts. Certains nègres portant des coffres pleins de marchandises parcourent les différentes habitations, et s'ils apportent quelque nouveauté en fait de modes, il n'est pas rare de les voir s'en aller avec les derniers dollars de la maîtresse de la maison, qui achète même fort souvent à crédit. Ces marchands ambu-

lans demandent toujours la permission de se présenter à l'habitation des noirs, et ceux de ces pauvres diables qui n'ont point d'argent pour acheter les différentes bagatelles dont ils peuvent avoir envie, y suppléent en donnant pour échange des volailles, des cochons, ou même des cigarres.

L'on prétend que depuis que les Anglais ont été à même d'exercer leur police dans le pays, le sort des noirs a éprouvé plusieurs améliorations : il faut l'espérer pour le bien de l'humanité ; mais l'on n'est guère au fait de cette dernière circonstance que par le rapport des Anglais eux-mêmes. Il paraît certain que dans la ville on ne peut faire donner qu'un certain nombre de coups à un malheureux esclave. Dans une habitation il est bien difficile

de surveiller de cruels commandeurs, toujours disposés à abuser de leur pouvoir.

Le régime des noirs est assez doux dans cette colonie, si l'on s'en rapporte au voyageur que nous avons cité déjà plusieurs fois. A leur arrivée dans la plantation dont ils doivent faire partie, ils sont confiés aux soins d'une femme que l'on appelle la nourrice, et qui doit les approvisionner d'alimens, de pipes et de tabac. On ne les occupe d'abord que de légers travaux autour de la maison ; puis on les remet entre les mains d'un vieux nègre, qui leur apprend à pourvoir à leurs besoins. Ils commencent dès lors à suivre la bande de ceux qui vont au travail. A neuf heures on sonne la cloche pour le déjeuner, et ils ont une heure entière de

repos ; pour le dîner qui se sert à une heure après midi, on leur accorde quelques instans de plus. Vers le coucher du soleil, on fait cesser les différens travaux, et le souper commence ; après quoi ils peuvent se livrer au repos. On leur accorde dans presque toutes les habitations une pinte de rhum et deux livres de tabac pour la semaine ; mais si cela ne leur suffit point, ils cherchent à se procurer ces deux denrées, en faisant différens échanges.

Chaque plantation reçoit assez ordinairement trois fois la semaine la visite d'un chirurgien, qui vient visiter les noirs moyennant deux dollars par an pour chaque personne qui s'y trouve.

Il paraît qu'afin de prévenir les vols que peuvent faire les nègres marrons

encore existans dans la colonie, on établit chaque nuit, dans plusieurs habitations, certains postes qui font une garde exacte. Ils entretiennent des feux d'intervalle en intervalle, et répètent chaque demi-heure : Tout va bien. Les nègres de garde répondent des différens événemens qui peuvent arriver; mais leur vigilance est extrême, et il est bien rare que les voleurs parviennent à les tromper.

M. Bolingbroke, dans une excursion qu'il fit à la plantation de Reynestein, appartenant à l'un de ses amis, eut occasion de parler à un matelot nègre qui avait vu Mungo-Park pendant que cet infortuné voyageur traversait l'intérieur de l'Afrique. « Je descendais l'Esséquébo dans une goëlette, dit-il, et j'avais mis, selon mon

usage, trois ou quatre livres dans mon porte-manteau : les voyages de Mungo-Park étaient du nombre. En parcourant le vocabulaire de la langue de Mandingo, j'appelai Pierre, nègre de cette nation, et je lui adressai une question dans sa propre langue : *Quoi! Massa, s'écria-t-il, vous savez parler mon pays! J'avais là une occasion de reconnaître l'exactitude de Mungo-Park, et j'en profitai. Je priai Pierre de mettre en anglais la question que je lui avais adressée; il le fit sur-le-champ, et m'en traduisit plusieurs autres. La parfaite conformité de cette traduction et de celle du voyageur me fit voir que celui-ci méritait pleine confiance; mais pour pousser la démonstration au-delà, je dis à Pierre quel était le sujet de ma lecture; il*

me dit alors avec chaleur : « Massa , j'ai vu cet homme blanc dans mon pays, dans ma ville ; il y vint une nuit, pendant que tout le monde dormait ; il avait avec lui un forgeron, mon compatriote. C'est moi qui lui donnai du riz pour son souper, et il partit vite, vite, le lendemain, pour le pays des Maures. » A la manière vive et exempte d'art dont Pierre me fit ce récit, je restai convaincu qu'il avait vu en effet Mungo-Park. Le nom du village et la réception qui y fut faite à ce voyageur s'accordaient si bien avec ce qu'il en dit lui-même, qu'il ne peut y avoir de doute à cet égard. »

Le principal article de culture dans la colonie de Démérary paraît être le sucre ; mais l'on a reconnu que les terrains nouvellement défrichés n'étaient

pas propres à cette production, et l'on y plante pendant quelque temps des bananiers. Pour donner une idée de la fertilité du terrain, nous dirons, d'après le voyageur anglais auquel nous avons déjà emprunté plusieurs détails, que depuis un espace de vingt-cinq ans chaque récolte successive de cannes s'améliore et produit un sucre de meilleure qualité (1).

Tout le monde sait que le rhum se fait avec de la mélasse, de l'écume de sucre et de l'eau, qu'on distille après la fermentation. Il paraît que l'on est parvenu à un haut degré de perfection dans la manière dont on le fait.

(1) Le même observateur affirme avoir vu des cannes qui s'élevaient à trente pieds, en conservant une grosseur proportionnée; mais ce fait paraît un peu exagéré.

On croit généralement que dans une plantation à sucre, le rhum doit payer à lui seul tous les frais. Un muid de mélasse donne le plus habituellement trois cent vingt pintes de cette liqueur, dont l'usage est extrêmement commun dans toute la colonie.

~~~~~  
CHAPITRE VI.  
—

Esséquébo. — Indigènes de cette colonie.

QUOIQUE l'établissement dont nous allons nous occuper fasse partie du précédent, et soit considéré comme d'une moindre importance, il se trouve être plus ancien. Ce fut en 1698 que l'on commença à y former les premières plantations; mais l'on tomba d'abord dans l'erreur des colons français, qui méprisaient les terres basses, pour s'occuper des terrains élevés; et la culture des côtes fut négligée dans les premiers temps. Cependant le gouvernement se servit d'un excellent

moyen pour que les concessions qu'il accordait ne restassent pas long-temps en friche : il fut décidé qu'une certaine portion serait mise en état de culture à une époque déterminée ; et que dans le cas contraire toute la propriété pourrait être confisquée pour qu'on la vendît à l'encan. Les planteurs, au contraire, qui avaient rempli tous leurs engagements, voyaient augmenter la portion de terrain qui leur avait été accordée. L'on ne s'occupa point d'abord du sucre, et la plupart des habitans se contentèrent de faire venir du café, du cacao, du coton et de l'indigo ; mais ils ne tardèrent point à s'apercevoir qu'ils négligeaient la seule denrée capable de les enrichir, et ils mirent la plus grande partie de leurs propriétés en cannes, dont le

produit fut assez considérable. Depuis il augmenta d'une manière extrêmement sensible, parce que l'on permit l'exportation des mélasses dans l'Amérique, tandis que toutes les autres marchandises devaient être expédiées par la seule province de Zélande.

On vit à une certaine époque les habitans de la Barbade venir faire un chargement très-singulier sur cette côte. Ils arrivaient avec quelques bâtimens que l'on remplissait de la terre du pays, et qui était destinée à fertiliser leur propre sol. On prétend que ce commerce eût pu devenir extrêmement avantageux pour la Guyane hollandaise, si la cale des vaisseaux n'eût pas été considérablement endommagée par un ver qui se trouve

habituellement dans le terreau de cette contrée. Après s'être introduit dans les planches et les madriers du bâtiment, il y pratiquait des voies d'eau, et empêchait qu'on pût faire même deux ou trois chargemens de cette nature, malgré la brièveté de la navigation.

Comme la colonie, après les dix premières années, fit très-peu de progrès, et qu'elle resta pendant quelque temps dans un état presque stationnaire, le gouvernement hollandais finit par s'apercevoir qu'il avait eu grand tort de confier son administration à une compagnie dont les finances n'étaient point assez considérables pour la soutenir. Cette compagnie finit par transférer aux états-généraux toutes ses prétentions, moyennant quelques arrangemens. Dès lors on accueillit

dans le pays presque tous les étrangers qui voulurent y venir demeurer, et les Anglais des îles de l'Amérique profitèrent surtout de cette hospitalité pour aller occuper les terrains situés dans le voisinage de la mer, que les premiers colons avaient dédaignés. Ils desséchèrent le sol avec les esclaves de leurs anciennes habitations ; ils construisirent des digues dans plusieurs endroits, et l'on vit bientôt s'élever une foule de nouvelles habitations, où l'on fit non-seulement du sucre, mais où l'on distilla les mélasses pour en obtenir du rhum, tandis que précédemment elles étaient exportées en nature.

L'activité de ces planteurs parvint à soumettre à l'état de culture la côte occidentale de la Démérari, dont le

district fut d'abord considéré comme dépendant de l'Esséquébo , mais qui, après avoir pris une plus grande importance, parut propre, à cause de son port, à devenir la résidence du gouverneur des deux établissemens. En conséquence l'on bâtit la ville de Stabroek, qui lui servit de résidence; mais sept ans après cette circonstance, la Hollande s'occupa si faiblement de ces deux nouvelles colonies, qu'un corsaire anglais débarqua sur la côte, et en prit possession, pour se voir expulsé au bout de quelque temps par une corvette française. Les états-généraux ne recouvrèrent leurs établissemens qu'en 1783, à la paix générale, et ils les perdirent depuis, avant Surinam.

La rivière qui donne son nom au

district dont nous nous occupons en ce moment a son embouchure à neuf milles à l'est de celle de la Démérary. Dans cet endroit on remarque trois îles assez importantes et surtout bien cultivées, qui forment quatre passages différens ; au sud on en voit une multitude de petites qui s'étendent à une distance considérable.

Les Caribbis, que l'on ne doit pas, dit-on, confondre avec les Caraïbes, habitent cette partie de la côte qui se trouve située entre l'Esséquébo et l'Orenoque : ils ont plus d'industrie que les autres tribus, et échangent avec les Européens différens objets d'une utilité directe. On estime surtout leurs canots ; mais il est difficile de s'en procurer : ils ont quelquefois jusqu'à soixante-dix pieds de lon-

gueur, et peuvent servir à la pêche dans les habitations.

La cire, les gourdes pleines de baume capivi, les hamacs et les bois de différentes espèces qu'ils apportent dans les habitations, sont un objet de commerce que l'on pourrait rendre beaucoup plus important. On leur donne en retour des crochets, des armes à feu, des couteaux, des haches, et la plupart de ces bagatelles que les sauvages font servir habituellement à leur parure. M. Bolingbroke pense que pour rendre ces échanges plus utiles à la colonie, il serait à propos d'établir des foires à certaines époques déterminées, pour que les indigènes y apportassent leurs marchandises des lieux les plus reculés de l'intérieur des terres, et procurassent ainsi à l'Eu-

rope une foule de productions extrêmement curieuses, qu'il serait impossible de se procurer autrement. Après être entré dans quelques détails sur des établissemens semblables formés à Buenos-Ayres, et où l'on attirait les sauvages par le spectacle pompeux des processions, l'auteur que nous consultons prétend que l'on pourrait y substituer à la Guyane des jeux gymnastiques, tels que le tirage de l'arc, des prix de natation, des courses de chevaux, qui deviendraient une occasion toute naturelle du rassemblement de certaines tribus.

« Les foires, dit-il, sont la manière la plus simple de répandre les divers produits de l'industrie dans des pays encore trop mal peuplés pour avoir des boutiques et des magasins erma-

nens. On en a établi de cette espèce dans tous tous les pays, et elles ont été supprimées à mesure que l'établissement social a fait des progrès. Qu'étaient originairement les jeux olympiques de l'ancienne Grèce, sinon des foires où l'on s'assemblait pour voir les jeux du ceste, de la lutte et de la course ? C'était à ces foires que les liaisons de tout genre se formaient, que la considération nationale se fortifiait, et que les arts de la civilisation se perfectionnaient. »

Comme presque tous les sauvages, la plupart des indigènes de cette partie de la Guyane ont adopté des ornemens plus ou moins bizarres. Les Wourows, par exemple, ont une plaque d'argent ovale, qu'ils suspendent au cartilage du nez. Les Accawaws,

qui dominant la partie de terrain que l'on voit à la source des rivières Es-séquébo, Démérary et Berbice, auraient les traits assez agréables, s'ils ne se faisaient pas à la lèvre inférieure une large ouverture, pour y introduire, comme les Bouticoudos du Brésil, un morceau de bois rond coupé en dehors à la fleur de la peau, et qui presse en dedans sur les gencives.

Ces sauvages sont, à ce qu'il paraît, extrêmement redoutés des autres tribus, à cause des poisons terribles qu'ils savent employer souvent, même pour se garantir des invasions de leurs ennemis. Lorsqu'ils veulent se défendre, au rapport de quelques voyageurs, ils plantent dans tous les endroits qui conduisent à leurs habitations, certains morceaux

de bois pointus trempés dans des sucres vénéneux. Ils ne se réservent qu'un seul chemin, dont la connaissance leur appartient exclusivement. Ces derniers détails sont fort curieux; mais l'on ne sait pas jusqu'à quel point on peut y ajouter foi : il paraît qu'ils sont rapportés par d'autres indigènes; et l'on doit toujours se défier des récits de certains sauvages.

On n'a en général que peu de documens sur les naturels de l'intérieur de la Guyane, parce qu'un fort petit nombre de voyageurs se sont décidés à entrer dans les vastes forêts que l'on trouve loin des bords de l'océan. Cependant un colon allemand, nommé Nicolas Horttman, entreprit vers 1740 de remonter l'Esséquébo dans un canot conduit par des sau-

vages. Après une longue et pénible navigation, pendant laquelle il fut obligé fréquemment de faire traîner son embarcation pour passer une foule d'isthmes dont il n'avait pas connaissance, il entra dans un grand lac, parvint au Rio Negro, descendit le fleuve des Amazones, et vit M. de la Condamine, auquel il communiqua les observations faites pendant son curieux voyage; mais malheureusement il n'en a jamais publié une relation particulière.

## CHAPITRE VIII.

---

Berbice. — Sa fondation. — Ses ressources.

L'ÉTABLISSEMENT de Berbice est d'une fondation plus ancienne que les deux autres. Il paraît que l'on s'occupa à cultiver son territoire au commencement du xvii<sup>e</sup>. siècle. Ce fut vers l'an 1626 qu'un certain van Peere, de Flessingue, équipa plusieurs bâtimens qui transportèrent des Européens, dont la principale occupation devait être de former des échanges avec les indigènes. Comme la colonie prit l'accroissement le plus rapide, elle tenta les Français, qui y firent une descente

en 1690, et se firent payer une contribution de 20,000 florins. Quoique primitivement le district appartint à la compagnie hollandaise des Indes occidentales, la famille van Peere se le fit céder à titre de fief héréditaire, moyennant certains arrangemens particuliers. Cette concession fut parfaitement respectée jusqu'en 1712; mais des corsaires français, commandés par Cossard, se rappelant le succès qu'avait eu la première descente, débarquèrent encore des troupes sous les ordres du baron de Monars, qui imposa une contribution de 300,000 florins. Les propriétaires de la colonie furent alors obligés de céder les trois quarts de leurs possessions à la maison van Hoorn, qui avait avancé les

fonds exigés par les chefs de l'expédition française.

Les nouveaux administrateurs, après avoir fait un traité avec la compagnie des Indes occidentales, moyennant lequel on devait leur vendre annuellement deux cent quarante nègres de la côte d'Afrique, commencèrent à avoir le plus grand succès dans leur entreprise. Ils engagèrent des colons à venir former des établissemens sur leurs terres, et l'agriculture prospéra d'abord entre leurs mains. « Mais, dit M. Bolingbroke, ils voulurent ensuite se procurer une somme de 3,200,000 florins, divisée en mille six cents actions, et payables en huit termes, dont le dernier devait échoir au 1<sup>er</sup>. avril 1724. Moyennant cette somme, les

terres de la société van Hoorn allaient être mises en commun et cultivées à frais communs. Les vaisseaux, les marchandises, les revenus de la douane, tous les produits devenaient la propriété des actionnaires, à qui on devait répartir un dividende annuel proportionné aux bénéfices de l'entreprise. Les propriétaires actuels se réservaient, à titre d'indemnité et prix d'achat, un nombre d'actions proportionné au travail dont ils demeuraient chargés. C'était une manière de les engager au succès et de les obliger à faire croître le dividende. On parvint de la sorte à se procurer 1,882,000 florins seulement. On répartit des dividendes, qui ne s'élevèrent jamais au-dessus de trois et quatre pour cent. Les actions tombèrent, et enfin du prix

de 2000 florins en vinrent à se vendre 200. Ceux qui s'en chargèrent furent principalement les colons, pour qui elles devenaient un titre plus complet de propriété. »

Nous ne sommes entrés dans ces derniers détails, que l'on trouvera peut-être un peu arides, que pour mieux faire connaître l'état de la colonie, qui en 1808 était encore administrée en Hollande par sept directeurs choisis parmi les actionnaires.

Le district auquel la Berbice donne son nom est borné à l'est par le ruisseau du Diable, à l'ouest par celui d'Abarry, qui le sépare du territoire de Démérary. Quoique la rivière, dont le pays tire d'assez grands avantages, soit large, elle a peu de profondeur; son embouchure gît par les 6° 20' de

latitude méridionale, et les 57° 20' de longitude à l'ouest de Londres. Une barre de sable qui se trouve à cinq milles en avant dans la mer, ne permet malheureusement pas aux navires d'entrer quand ils tirent plus de quatorze pieds ; aussi est-ce une raison pour que la colonie n'atteigne point au degré de prospérité de celles qui se trouvent dans le voisinage.

La capitale du pays a pris le nom de Nouvelle-Amsterdam, et se trouve bâtie sur la rive méridionale de la rivière Canie, qui remonte vers les bords de la Berbice pendant un mille et demi. Les fondateurs de cette ville ont pris les plus grands soins pour que rien ne manquât à la salubrité et à la commodité : chaque portion accordée pour établir une maison forme à elle

seule une petite île entourée de canaux qui se remplissent à la haute mer, et peuvent se vider ainsi des immondices dont l'odeur pourrait être nuisible ; en outre, comme chacune des concessions faites au propriétaire est un quart d'acre de terre séparé de tout ce qui l'entoure, l'air circule librement, et chaque habitation possède un petit jardin potager dont on peut tirer beaucoup d'avantages. Les maisons n'ont jamais plus d'un étage et demi, et elles font un assez joli effet avec les galeries qui règnent des deux côtés, et sous lesquelles on peut respirer la fraîcheur du soir. Il paraît que l'on préfère les couvrir de feuilles de trooliers ou de bananiers, plutôt que d'adopter la toiture de planches, qui donne une chaleur assez forte ;

mais les Anglais agissent tout autrement ils prétendent que la couverture en usage attire la vermine, et ils se servent des bardeaux. On trouve à la Nouvelle-Amsterdam ce qu'il est assez rare de rencontrer dans les villes de l'Amérique méridionale, nous voulons parler des auberges. Les voyageurs s'y procurent des hamacs et peuvent manger à table d'hôte; mais il faut convenir que l'on achète assez chèrement ces avantages, si, comme il y a quelques années, on vous fait payer deux repas, avec quelques légers accessoires, environ 45 francs de notre monnaie. Du reste il est assez rare que cette extorsion subsiste longtemps dans un pays où tout le monde se fait, dit-on, un plaisir véritable d'exercer l'hospitalité.

La Nouvelle-Amsterdam a quelques fortifications ; mais elles sont très-peu considérables , et n'empêcheront jamais que la colonie n'ait le sort des autres établissemens hollandais formés dans la Guyane ; aussi les Anglais n'ont-ils point tardé à s'en emparer , lorsqu'ils sont entrés en possession de Surinam et de Démérary.

On s'est d'abord occupé de cultiver la côte de l'ouest, et ce n'est que vers l'année 1799 que les portions de terrain situées à l'est attirèrent l'attention des agriculteurs, qui ne tardèrent pas à former des abattis considérables, où l'on planta des cotonniers. Les habitations forment deux suites distinctes de cultures , séparées par un canal navigable. C'est derrière la seconde suite que l'on voit couler une

rivière appelée Canie , dont les rives sont couvertes d'une foule de productions utiles , et que les goëlettes peuvent remonter à la hauteur de trente milles. A une certaine distance il existe un ruisseau qui se jette dans la Courantine , et forme une communication importante avec Paramaribo , sans que l'on puisse toutefois employer d'autres courriers que les indigènes , qui franchissent des contrées désertes et inconnues , et se trouvent souvent obligés , dans ces voyages , de porter un petit canot sur leurs épaules , ce qui serait peut-être impossible de faire à tout autre qu'à des sauvages. Le voyageur que nous consultons sur l'état de la Berbice fait un grand éloge des plantations qui bordent la Canie , et semble indiquer que le sort des

noirs y est moins malheureux que dans plusieurs autres établissemens ; mais il serait bien à souhaiter que tous les colons suivissent l'exemple d'un vieux propriétaire qui habitait ces contrées il y a quelques années. M. Bolingbroke, charmé par l'apparence de bonheur qui régnait dans son habitation, ne manqua pas de lui faire compliment sur l'état de prospérité de tous ceux qui l'environnaient, et particulièrement sur celui des vieillards. « Il m'apprit, dit ce voyageur, qu'il y avait plus de quarante ans qu'il était établi dans la colonie ; qu'il y en avait trente qu'il était propriétaire ; qu'il n'était pas riche ; mais qu'il aimait mieux s'imposer des privations que d'en imposer à ses nègres. Il ajoutait que cette manière de penser tournait

à son avantage ; que ses nègres travaillaient avec plus d'activité, et que sa plantation en rendait beaucoup plus.

« Ne serais-je donc pas un ingrat, disait-il, de négliger ces braves gens quand ils sont vieux ? Ah ! mon ami, l'humanité est la meilleure politique, et amène à sa suite la richesse. »

Quoique la population noire de cette colonie soit devenue plus considérable, elle est encore bien faible par rapport à l'étendue de terrain qu'on pourrait mettre en culture : vers 1808 elle s'élevait à quarante mille individus, auxquels on pouvait ajouter un millier de gens de couleur ; les blancs formaient à la même époque un total de deux milles cinq cents âmes. Il est infiniment probable que depuis l'abo

lition de la traite des noirs, le nombre de ceux-ci a diminué dans la colonie; car la fièvre jaune, la petite vérole, les disettes, sont des causes de dépopulation, et l'on ne peut guère les empêcher d'exercer leurs ravages sur de malheureux esclaves.

S'il faut en croire notre auteur anglais, ses compatriotes ont fait en huit ans des travaux immenses au profit de la colonie. Une côte basse et marécageuse, qui semblait être encore le domaine de l'océan, et qui se trouve avoir cent cinquante milles depuis la Démérary jusqu'à la Courantine, est devenue un territoire fertile, que les agriculteurs exploitent de jour en jour, et qui fait la fortune de ceux qui s'y établissent. Il paraît que l'on a pratiqué sur cette vaste

étendue de terrain des routes charretières, garnies de parapets pour la commodité des voyageurs, et que ces travaux immenses doivent amener les plus heureux résultats.

On rapporte que très-peu de temps avant que les Anglais se rendissent maîtres de la Guyane hollandaise, il y eut une insurrection à la Berbice en 1803. Le gouvernement crut alors devoir appeler quatre cents indigènes, qui se rendirent à la Nouvelle-Amsterdam dans quarante canots, et se rangèrent en débarquant sous leurs chefs. L'aspect de ces guerriers nus a quelque chose de très-singulier; mais il paraît que ceux qui doivent les conduire au combat se distinguent par des habits à l'européenne et par un bâton

de commandement. Dans de semblables expéditions, les sauvages ont leur arc pendant sur leur épaule, ainsi qu'un carquois que l'on dit être rempli de flèches empoisonnées; ils se sont en outre procuré des javelines à pointes d'acier, et ils tiennent toujours à la main cette terrible massue tranchante désignée sous le nom de boutou, dont un seul coup prive ordinairement de l'existence.

Les mœurs des sauvages de la Berbice sont, à ce qu'il paraît, les mêmes que celles des autres tribus de la Guyane. On dit que les Hollandais ont toujours fait leurs efforts pour se concilier l'affection de ces indigènes; il semble même qu'on avait l'intention d'essayer s'ils étaient susceptibles de

sentir les avantages de la civilisation, mais que la chose ne réussit pas comme on se l'était promis. Nous citerons à ce sujet une anecdote qui se trouve dans un voyageur, et qui prouve jusqu'à quel point le génie de l'indépendance se fait sentir aux sauvages, même quand ils ont goûté quelques-uns des avantages de notre état social.

« En 1770 le général de Salve envoya de la Berbice en Europe un jeune indigène nommé Wiki, qui fut placé à Berg-op-Zoom, pour y recevoir quelque éducation. D'après son propre désir, on lui enseigna le métier de tailleur et celui de cuisinier; il se flattait, avec cette instruction, de pouvoir satisfaire aux besoins de son

corps et de son estomac aussi bien que les Européens ; mais s'étant aperçu que tout son talent ne lui procurait ni beaux habits, ni bons repas, il cessa d'y mettre du prix ; et après avoir passé un ou deux ans dans cet apprentissage , il exprima le plus ardent désir de retourner à la colonie. A peine eut-il mis le pied sur le territoire de la Guyane , qu'il se dépouilla de tous ses vêtemens d'Europe , et retourna dans les forêts, auprès des compagnons de son enfance , où il a continué de vivre comme il avait commencé , nu , livré à l'indolence, et jouissant de sa liberté. Si on lui avait fait apprendre le métier de charpentier ou de forgeron, il est probable qu'il y aurait trouvé quelques motifs et quelques moyens

de faire emploi de son talent. Ces arts sont les premiers qui se font jour parmi les sauvages , et deviennent ainsi pour eux le premier pas vers la civilisation. »

Le gouvernement anglais s'est aperçu qu'il était de la saine politique d'agir avec les sauvages comme l'avait fait la Hollande , et il paraît qu'il s'en trouve fort bien. Tous les indigènes de l'Amérique méridionale indiquent assez , par leur mépris pour les nègres, qu'ils ne veulent point leur offrir d'asile, dans le cas où ces malheureux tenteraient de secouer le joug de la servitude ; mais il est arrivé qu'ils en ont sauvé plusieurs prêts à expirer de faim dans les vastes solitudes de l'intérieur.

On les a employés plus d'une fois à la Berbice pour réprimer les soulèvements d'esclaves ; ils furent surtout d'une grande utilité en 1763. C'est une chose bien remarquable que les Européens soient parvenus dans cette circonstance à ramener l'esclavage, en se faisant seconder dans leurs desseins par les hommes les plus indépendans de la nature : on ne peut guère attribuer cela qu'aux séductions dont on les entoure continuellement, et qui ont la plus grande influence sur leur caractère. Ils ont maintenant un besoin véritable de fusils de chasse, de poudre à tirer, de couteaux, de haches, d'herminettes, de toile des Indes et de rhum ; et pour s'en procurer, il faut qu'ils se décident à être entière-

ment aux ordres des blancs. Cependant ils apportent quelquefois en échange du baume capivi, de la cire, du bois de lettres, des arcs et des flèches, des canots, des hamacs, des singes, des perroquets et des perruches qu'ils tirent de l'intérieur. Nous terminerons ces différens détails en faisant des vœux pour que les indigènes de toute cette partie de la Guyane abandonnent leur vie errante, et se décident à élever des bestiaux, qui ne tarderaient pas à prospérer dans la plupart des savannes de l'intérieur. Les colons retireraient les plus grands avantages de ce dernier genre d'industrie; et les tribus sauvages trouvant continuellement de quoi subvenir à leurs besoins, abandonneraient

la chasse pour adopter un genre de vie plus tranquille, qui les menerait insensiblement à former des établissemens agricoles.

---

## CHAPITRE IX.

Guyane espagnole. — L'Eldorado. — Les Waraons.

CE vaste pays, que l'on considère comme présentant tous les avantages d'une extrême fertilité, est encore presque entièrement désert, et l'on a d'autant plus sujet de s'en étonner, qu'il donnerait, selon quelques voyageurs, plus de denrées que les autres possessions espagnoles n'en rendent maintenant. Non-seulement toutes les productions coloniales y viennent avec une extrême facilité; mais on a encore les moyens les plus faciles de les faire descendre vers le bord de la

mer par les différens tributaires de l'Orenoque, dont le nombre s'élève à plus de trois cents. Il est probable que la nouvelle impulsion donnée à cette partie de l'Amérique méridionale opérera quelques changemens avantageux, et que l'on sentira la nécessité de se livrer plus que jamais à l'agriculture, seul moyen de consolider le nouvel ordre des choses.

La Guyane espagnole doit probablement, à cause de son étendue, former un jour un état séparé. Depuis les bouches de l'Orenoque jusqu'aux limites portugaises, elle occupe un espace de plus de quatre cents lieues : dans les quatre-vingts premières lieues à l'orient, on n'évalue pas sa largeur à plus de trente lieues ; vers le sud, où les possessions hollandaises forment

ses limites , on calcule que cette largeur va ensuite jusqu'à cent cinquante lieues , et même davantage.

On peut regarder comme un des plus grands avantages de la Guyane espagnole , d'être arrosée par l'Orenoque , que l'on considère comme un rival puissant de l'Amazone. Ce fleuve magnifique prend naissance dans une chaîne de montagnes qui séparent le Pérou du nouveau royaume de Grenade , et ne se jette dans la mer qu'après avoir traversé environ six cents lieues de terrain. Ses embouchures sont formées par un grand nombre d'îles de différentes grandeurs , couvertes de forêts et renfermées entre le 60° et le 65° de longitude occidentale de Paris. On ignore entièrement leur nombre : le P. Gumilla ,

en tâchant de le fixer avec un habitant de la Guyane qui connaissait parfaitement le pays , ne put jamais y parvenir.

La principale entrée du grand fleuve dont nous nous occupons se trouve formée au sud-est par la pointe Baruna, située par le 8° de latitude nord, et l'île de Cangrejos. Elle a près de six lieues de largeur, et on la nomme bouche des vaisseaux ; mais il ne peut y entrer que des bâtimens de deux ou trois cents tonneaux. Un voyageur précédemment cité affirme que les eaux de l'Orenoque se conservent douces à plus de trente lieues de son embouchure, et donne ainsi l'idée de la rapidité avec laquelle elles se jettent dans la mer. Ce fait surprend moins si l'on considère, d'après M. de

Humboldt, que leur volume dans l'intérieur du continent mérite la même considération que celui qui est offert par le Maranham; car à deux cents lieues de la mer l'Orenoque a un lit de deux mille cinq cents à trois mille toises, sans que des îles l'interrompent.

Comme le Nil et quelques autres fleuves, le rival de l'Amazone éprouve une crue périodique, qui a lieu chaque année. On la voit toujours commencer avec le mois d'avril et finir avec le mois d'août. C'est en septembre que les indigènes qui habitent encore ces îles se perdent quelquefois, à ce que l'on affirme, dans les différens labyrinthes qu'elles forment : ils sont obligés, au rapport du P. Gummilla, de sortir en dehors, et de re-

tourner dans le golfe pour se reconnaître et reprendre la route qu'ils ont perdue, malgré leur extrême habitude de la navigation de ces parages.

Les bouches de l'Orenoque sont, comme on le voit, en très-grand nombre; mais il en existe fort peu de navigables; et l'on n'en compte que sept capables de recevoir des bâtimens, encore faut-il qu'ils ne soient pas d'une grande capacité. L'on peut juger par là de la nécessité de se procurer un bon pilote. « Le navigateur téméraire qui entrerait dans l'Orenoque par une bouche non navigable, dit M. de Pons, ou par celle qui n'aurait pas assez d'eau pour son bâtiment, paierait cher son imprudence: ou il naufragerait, ou il se perdrait dans le grand nombre de canaux que forment dans tous les sens

les îles Goarannos, et périrait de faim, ou tomberait au pouvoir des Indiens sauvages qui habitent ces mêmes îles, chez lesquels il trouverait une hospitalité bien désagréable ou peut-être funeste. »

L'Orenoque offre le spectacle le plus imposant ; et nous laisserons encore à M. de Pons le soin de le décrire, parce qu'il a été plus d'une fois à même de l'observer. « Avec cet accroissement de puissance, dit notre voyageur, le fleuve franchit ses limites naturelles, et fait des excursions à vingt ou trente lieues dans la partie septentrionale qu'il occupe plus de deux cents lieues, comme si cette étendue était réunie à son domaine. Les tourbillons et les cascades résultant des inégalités sur lesquelles passe le tor-

rent , et la nouvelle mer qui couvre la surface des plaines , sont autant d'objets capables d'exciter l'imagination la plus stupide. »

C'est vers les premiers jours d'octobre que l'Orenoque commence à baisser, et c'est également à cette époque que les tortues sortent du sein des eaux pour aller déposer leurs œufs sur les rives nouvellement découvertes. Les sauvages ne manquent pas alors de s'y rendre pour faire des provisions qui leur durent une grande partie de l'année. On fait dans cette intention sécher les tortues au feu , ainsi que leurs œufs, et l'on a soin en même temps de préparer avec ceux-ci, pendant qu'ils sont frais , une huile qui ne le cède , dit-on, en aucune façon à celle que fournit l'olive.

Les animaux dont nous venons de parler ne sont pas les seuls êtres animés que l'Orenoque renferme en grand nombre dans son sein. On y pêche beaucoup de poissons d'un goût agréable et le manati, ou vache marine, s'y fait remarquer comme dans le fleuve des Amazones. Le caïman est le plus redoutable amphibie que l'on puisse y rencontrer. Sa longueur ordinaire est de quinze à dix-huit pieds; et il devient quelquefois la nourriture des sauvages, malgré l'effroi qu'il fait éprouver aux hommes en général. On le prend avec des collets et de gros hameçons. Sa chair est blanche, mais d'une fadeur extrême.

Les Indiens prétendent que le caïman et le jaguar se livrent des combats. Le terrible quadrupède sort de

la profondeur des forêts et examine avec attention les mouvemens de son adversaire , jusqu'à ce qu'il se jette précipitamment sur lui. Le caïman est perdu si sa jeunesse l'empêche de se défendre ; mais lorsqu'il a acquis toute sa grandeur naturelle, il se jette aussitôt dans le fleuve, fait noyer le jaguar, et va le dévorer sur le prochain rivage.

Le naturaliste trouve à chaque instant sur les bords de l'Orenoque des objets dignes de ses observations. Si l'on remonte ce fleuve majestueux, les yeux se portent avec étonnement sur les forêts antiques qui bordent ses deux rives, et qu'une foule de singes et d'oiseaux parés d'un brillant plumage animent de leur présence. Le spectacle n'est pas toujours le même :

la vue plonge quelquefois au loin sur des plaines immenses, couvertes d'excellens pâturages, et l'âme se remplit d'admiration en considérant un vaste pays qui n'a pas en quelque sorte besoin d'être défriché, et qui n'attend que des agriculteurs ou des bestiaux.

C'est une chose toute naturelle que la ville capitale de la Guyane espagnole se trouve située sur le fleuve immense qui arrose le pays; mais ce qu'on ne peut pas voir sans quelque étonnement, c'est qu'elle ait été placée à quatre-vingt-dix lieues des bords de l'océan, surtout quand il n'y a pas d'autre point central de réunion pour les colons.

La ville de Saint-Thomé fut commencée en 1586 par Antoine Berrio,

qui la bâtit d'abord à cinquante lieues des bouches de l'Orenoque. Attaquée à plusieurs reprises par les Anglais, les Hollandais et les Français, on jugea qu'elle serait plus à l'abri de toute insulte en l'éloignant de la mer; en conséquence elle fut reculée à diverses reprises, jusqu'en 1764, où l'on commença à la transporter dans l'emplacement qu'elle occupe maintenant. Cet emplacement, outre le désagrément qui résulte de son éloignement de la mer, est souvent très-désavantageux: il se forme des éboulemens considérables causés par la rapidité du cours de l'Orenoque; et les maisons peuvent être inondées depuis le mois de juillet jusqu'en septembre. Il n'y aurait d'autre moyen d'obvier à ce dé-

sagrément et à la dégradation du port, qu'en bâtissant un quai solide qui pût résister à la force des eaux.

Saint-Thomé offre un aspect assez agréable : les rues y sont parfaitement droites et ont été pavées ; les maisons sont d'une architecture pittoresque ; on remarque au-dessus des terrasses, où l'on dort pendant les chaleurs excessives, sans que le serein fasse jamais éprouver aucun genre d'incommodité.

Cette ville était le siège d'un gouverneur particulier, qui relevait il y a quelques années du capitaine général de Caraccas, seulement pour la partie politique. Nous ignorons maintenant quel est le mode d'administration. L'évêque de la Guyane espagnole fait également sa résidence à Saint-Thomé ;

mais il n'a qu'une misérable chapelle pour célébrer l'office divin, si toutefois l'on n'a point construit une cathédrale depuis quelques années. Les occupations de ce chef du clergé ne sont pas très-nombreuses, puisqu'il n'existe dans tout le pays que quatre ou cinq cures.

Le commerce de la Guyane espagnole est fort peu de chose : pour en donner une juste idée, M. de Pons dit que de 1791 à 1795 l'exportation pour l'Europe en argent et en marchandises montait à 388,600 piastres fortes, et qu'il y a quinze ans cette somme était diminuée de moitié.

On ne peut guère s'étonner de la modicité d'une semblable exportation, si l'on fait attention qu'il n'y a guère que les environs de la capitale

où l'on s'occupe de l'agriculture. Cependant le terrain, comme nous l'avons déjà dit, est excellent pour le coton, le sucre et les vivres du pays; et il se trouve on ne peut meilleur pour la culture du tabac. On trouve dans les forêts le simarouba, le quinquina, des huiles, des baumes, et la plupart des plantes médicinales communes aux autres parties de la Guyane.

Quand l'on considère la population de la vaste contrée dont nous nous occupons, l'on ne peut que la trouver bien faible, relativement surtout à l'époque de la colonisation. Tout le pays se divise en haut et en bas Orenoque; et l'on n'y comptait il y a douze ou quinze ans que trente-quatre mille habitans de toutes conditions et de toutes couleurs, parmi lesquels se

trouvaient dix-neuf mille quatre cent vingt-cinq indigènes dépendant des missionnaires.

Ces missionnaires avaient adopté pour lieu de leur principale résidence un district ayant soixante-dix lieues de l'est à l'ouest, sur une largeur de trente lieues au moins. L'Orenoque le borne au nord, la mer à l'est, la rivière Esséquébo au sud, et le Caroni à l'ouest.

Nous ne pourrions présenter à nos lecteurs aucun détail bien authentique sur la nation la plus curieuse qui habite les bouches de l'Orenoque, et dont les missionnaires se sont peu occupés, si M. Nepveu, possesseur des manuscrits de M. Leblond, ne nous avait offert d'y puiser les faits intéressans que nous allons donner ici.

Embarqué avec un Espagnol et un chef de sauvages appartenant à la nation des Waraons , notre voyageur était parti pour la pêche du mullet , qui se fait aux bouches de l'Orenoque, lorsqu'il se décida à visiter les indigènes qui vivent dans les îles du voisinage , sur les mangliers dont elles se trouvent en grande partie couvertes. Après des détails du plus vif intérêt , il rapporte ainsi la partie la plus curieuse de son voyage ; et nous le laisserons parler , pour ne point détruire le charme attaché à une semblable narration (1).

(1) Le manuscrit n'ayant point été revu par l'auteur avant sa mort , nous nous sommes permis de changer quelques expressions qu'il aurait probablement remplacées par d'autres en faisant imprimer son ouvrage.

« Le montant de la marée, joint aux efforts de la pagaie, nous faisait cheminer au moins trois lieues par heure. Nous allions d'un *estero* (canal) à l'autre, toujours à travers la forêt de mangliers, qui interceptait presque partout la clarté du soleil. Il fallait être bon praticien pour démêler le chemin à travers ce dédale d'îlots, au milieu desquels la haute mer circule à chaque marée. Enfin nous parvînmes dans des canaux si étroits, qu'à peine pouvions-nous parvenir jusqu'à un endroit où nous nous arrêtâmes. La marée perdait depuis une heure, en sorte que nous avons navigué plus de sept heures à ma montre sans discontinuer, ce qui me fit estimer le chemin que nous avons parcouru à plus de vingt lieues ; mais comme

nous avons fait en même temps une infinité de détours à travers ce labyrinthe d'îlots , j'estimai que nous n'étions pas à plus de dix à douze lieues des côtes de la mer.

Des branches de mangliers établies d'un arbre à l'autre étaient le plancher scabreux sur lequel il fallait passer pour arriver au carbet ou village de la peuplade. Les Indiens grimpaient l'un après l'autre sur l'arbre où commençait la première planche, qu'ils traversaient lestement comme nos danseurs de corde , les pieds en dedans de même que les singes , en sorte que la plante du pied reposait seule sur la branche et non pas le tarse et le talon ; c'est sur cette allure contractée dès l'enfance , que sont calquées leurs danses , que j'avais vues à la foire , et

leur manière de marcher en dedans. Il fallut, pour nous passer l'Espagnol et moi, tenir des perches d'un arbre à l'autre, afin de nous en servir comme de soutien. L'aboïement des chiens nous avertissait que la demeure des Waraons n'était pas éloignée. Après avoir traversé ainsi sur des branches un espace d'environ deux cents pas, nous arrivâmes à la plate-forme du carbet, où nous fumes reçus par toute la peuplade, sautant et dansant. Les hommes, les femmes, les enfans, tout le monde était joyeux du plaisir de nous voir.

« La plate-forme formait un carré long d'environ trente pieds de large, sur une longueur de plus de cent pieds; plus des trois quarts de la longueur étaient occupés par une seule

maison où logeait toute cette famille au nombre de soixante-cinq individus, y compris les enfans. Un corridor régnait jusqu'au fond ; à droite et à gauche des cloisons fort minces séparaient ce hangar en plusieurs appartemens, et chaque famille avait le sien. Nos hamacs furent placés sur le devant de cette sorte de théâtre, et nous commençâmes à nous reposer et à prendre part au souper que les Indiens nous apportaient avec des brochettes de la grosseur d'une aiguille à tricoter, où étaient enfilées des larves de palmier murichi : ces larves ressemblent parfaitement à celles du fumier, sont dégoûtantes au possible, soulèvent le cœur, et forment cependant un mets très-recherché, lorsqu'on y est accoutumé.

On a vu au tome premier que nos dames créoles en sont très-friandes. J'étais parvenu sans peine à trouver ces vers (*gusanos*) excellens : aussi m'en régalais-je, comme on le dit vulgairement, à cœur-joie. Toute la peuplade, assise sur la plate-forme par groupes séparés, mangeait du poisson boucané, bouilli en étuvée dans du vin de palmier passé à l'aigre ; sans autre assaisonnement que l'api ou piment, ainsi qu'une grande quantité de vers palmistes qu'ils trouvaient meilleurs que tout le reste. Je préfèrai manger de la cassave que nous avions apportée, à leur pain qui me sembla lourd, indigeste et mal cuit. Je ne remarquai point qu'ils bussent en mangeant ; mais le repas fini, on distribua du vin de palmier dans des

tolunas ou callebasses : chacun but autant qu'il voulut jusqu'à la nuit, car alors tout le monde se retira chez soi.

«L'Espagnol, étendu dans son hamac, n'ayant pas plus d'envie de dormir que moi, me raconta que la demeure des Waraons, qui me semblait si extraordinaire, les objets de leur industrie, leur pain, leur boisson, tout, en un mot, était tiré du seul palmier murichi; et que c'était ce palmier à éventail qui fournissait à tous leurs besoins, à l'exception du poisson dont il se procuraient une grande quantité par la pêche. Il m'apprit encore que jusqu'alors les missionnaires n'avaient pu parvenir à leur faire abandonner leur demeures pour aller s'établir en terre ferme, et qu'on avait enfin pris le parti d'armer une pirogue (*lancha*)

avec trente hommes et un capitaine qui les harcelaient sans relâche et brûlaient leurs habitations, afin de les obliger à se faire chrétiens ; ce qui, comme je le pensais, offrait de grandes difficultés. Quand ils sont découverts, continua mon compagnon, ils s'enfuirent dans d'autres habitations du voisinage : à peine a-t-on pu en rassembler jusqu'ici une quarantaine dans une mission desservie par un capucin ; et l'on a su, par des gens de la Guyane, que dans une de leurs orgies ils l'avaient tué et mangé. « Comment ! lui dis-je avec émotion, vous saviez qu'ils sont anthropophages, et vous osez vous risquer ainsi parmi eux ? » Il me répondit en riant que nous n'avions rien à craindre, et qu'ils n'en voulaient qu'aux Espagnols de

l'Orenoque , qui leur faisaient la guerre et détruisaient leurs habitations. « Mais , repartis - je , quelle vengeance a-t-on tiré de ceux qui ont mangé le malheureux capucin ?— Pas d'autre que celle de les avoir distribués comme domestiques à ceux de la ville de l'Angostura qui en ont voulu , car ce sont d'excellens pêcheurs. » Le sommeil mit fin à ce discours qui donne aux penseurs matière à de profondes réflexions.

« Dès le grand matin toute la peuplade fut se baigner : cet usage , que j'estime excellent pour la santé et la propreté , leur tint lieu de prière : il ne resta que le capitaine , et il nous fit voir la manière ingénieuse dont ils fabriquent sur l'eau leur plate - forme et leur manoir.

« A proximité des palmiers murichi, dont ils ne peuvent se passer, ils choisissent le plus épais de la forêt, où l'on ne peut aborder que par des branches pareilles à celles que nous avons traversé la veille, dans la vue de se mettre hors de toute atteinte de l'ennemi; alors ils abattent les mangliers à quatre pieds au-dessus des racines qui, comme nous l'avons observé, marquent précisément l'endroit où parviennent les plus hautes marées; et pour se mettre à l'abri des débordemens de l'Orenoque qui déjà se faisaient sentir, et qui ne dépassent jamais cette hauteur de quatre pieds au-dessus des marées (un pied ou deux de hauteur de plus emporterait l'édifice), ils ne font qu'ébrancher les arbres du milieu qui doivent

porter l'aiguille qui est destinée à soutenir le toit de la maison. Ce travail, autrefois très-long et très-difficile, est devenu aisé depuis qu'ils font usage de haches et de sabres. Ils ajoutent, partout où il est nécessaire, des poteaux en pilotis (*estacas*), qu'ils enfoncent dans la vase jusqu'à ce qu'ils trouvent le fond solide; ensuite ils ajoutent les solives qui doivent soutenir la plate-forme, et qu'ils attachent aux poteaux avec des cordes; ces solives sont croisées par des planches qui ont tout au plus un doigt d'épaisseur, et qui n'en sont pas moins très-fortes et peu pliantes. Elles se trouvent toutes faites dans l'écorce (*casara*) du palmier murichi abattu depuis long-temps, et dont le cœur est tombé en pouriture; il

n'y a plus qu'à les fendre pour s'en servir à les étendre en croix sur les solives et à les y attacher avec des cordes. Telle est la plate-forme sur laquelle ils bâtissent.

« Cette charpente (*Voyez la figure en regard*) est composée d'une aiguille A de dix pieds de hauteur au-dessus du plancher. Ce faitage est traversé par des planches de bambou BBB fortes, dures, pliantes et aisées à faire (nous en parlerons en son lieu), formant un cercle dont les deux bouts sont attachés aux planches et à des poteaux. La charpente d'appui, disposée comme dans la figure DDDDD, est de planches de murichi de deux doigts de largeur, attachées deux à deux pour les rendre plus fortes et moins ployantes ; d'au-

tres planches traversent les ceintres ou cercles en guise de lattes (1). Tout cela est fortement attaché avec des cordes, et c'est sur cette charpente qu'est établie la couverture en feuilles de murichi. Cela n'est pas bien merveilleux ; l'art avec lequel tout est arrangé en fait le principal mérite : il n'y entre ni clous, ni mortaise, ni chevilles ; tout est lié très-solide-ment avec des cordes faites de feuilles de murichi, ou même avec des lianes. N'en déplaise au révérend père Gummilla, le capitaine Waraon me dit qu'il préférerait ces dernières, mais qu'il était difficile de s'en procurer.

(1) Les cloisons des corridors et des chambres où logent chaque famille, sont faites de ces mêmes planches à la hauteur de cinq à six pieds.

« Nous vîmes défiler avec plaisir, sur les branches servant de planches, les hommes, les femmes, les enfans, qui avaient été au bain, les pieds en dedans et n'ayant pas l'air d'y prendre garde : les uns portaient des callebasses pleines d'eau ; les autres du vin de palmier, des vers palmistes, ou des fagots de bois. Tout cela supposait qu'ils avaient été à terre ; on ne la découvrait cependant pas du lieu où nous nous trouvions : nous étions entourés d'eau salée où, comme je l'ai remarqué ailleurs, il ne croît que des mangliers.

« Après le déjeuner, qui fut aussi gai et aussi abondant que le souper de la veille, le capitaine, accompagné de quelques Waraons, nous conduisit à terre dans un îlot, par les planches qui avaient été traversées le matin si légè-

rement : nous n'en faisons pas de même, ce qui nous retarda de beaucoup. Parvenus à terre, nous traversâmes une longue dune sablonneuse qui, comme une digue, arrêtait le cours de l'eau salée. De l'autre côté de cette digue, à l'ouest, nous ne tardâmes pas à trouver un marais d'eau douce occupé par une forêt de palmiers murichi, dont on ne voyait pas la fin. »

Ici notre voyageur entre dans des détails assez nombreux sur les avantages que l'on tire des palmiers au milieu desquels il se trouvait. Nous nous contenterons de dire que les Waraons en tirent une boisson agréable, semblable aux vins des arbres de la même espèce ; que les larves se développent dans l'intérieur en y trouvant leur nourriture, et que pour les obtenir,

on est obligé de fendre le tronc. C'est aussi en faisant cette opération que l'on recueille la moelle nourrissante, ou l'espèce de farine que le palmier contient en grande quantité, et dont on fait un pain très-difficile à digérer, parce qu'il est privé de fermentation. Le fruit du murichi qui vient à son sommet en forme de grappe, offre aussi une nourriture agréable : il est de la grosseur d'une noix, et donne une amande, ayant pour la saveur de l'analogie avec la noisette. La pulpe renfermée entre le noyau et la peau donne un goût agréable à l'eau dans laquelle on la délaye. Nous terminerons ces détails en rappelant que l'écorce, les filamens et le feuillage ne sont pas moins utiles que tout le reste.

« Après avoir parcouru une partie de cet îlot pendant quatre heures, et nous être reposés sous un hangard bâti dans un endroit sablonneux où il y avait des bananiers, des papayers et des calebassiers, dont les sauvages tirent leur vaisselle, nous revînmes à la maison, où nous trouvâmes quelques Waraons occupés à faire de la feuille, tandis que d'autres s'employaient à fabriquer des hamacs (*chinchos*), qui sont leur grand objet d'échange avec les Espagnols de la Trinité, pour des haches, des sabres, des couteaux, des hameçons, etc.; ce qu'ils estiment par-dessus toute chose, parce que ces différens instrumens, dont ils manquaient autrefois, rendent leurs travaux infiniment moins pénibles.

« Nous fûmes reçus à notre arrivée par des cris, des sauts et tous les témoignages possibles d'amitié : on but du vin de palmier, et l'on dansa toute la journée. J'ai déjà parlé de la danse des Waraons, et elle est tout-à-fait singulière. La raison pour laquelle ils ne font aucun saut, et que l'un des pieds soutient toujours le corps tandis que l'autre est en l'air, tient au peu de solidité du plancher : une cabriole d'un pied ou deux de hauteur casserait la planche et blesserait le danseur. Quelques femmes dansèrent ; mais le coup de la plante du pied ne s'élevait pas jusqu'au haut de la cuisse : on en sent assez la raison en songeant à leur nudité. »

L'auteur entre ici dans des détails sur la manière de se vêtir des sauva-

ges qu'il décrit, et nous croyons devoir les abréger. Les hommes portent des bandes larges de quatre pouces et d'une brasse et demie de largeur, qui leur ceignent le corps, reviennent entre les cuisses, couvrent les parties naturelles, passent sous la ceinture, et retombent comme un petit tablier jusqu'au tiers de la cuisse.

Les femmes ne se couvrent que d'un petit tablier, et leur parure ressemble à celle des indigènes que l'on voit habituellement à la Trinité. Il est assez rare qu'elles fassent usage de la teinture du rocou; mais elles s'en frottent quelquefois les jambes, de manière à ce qu'il semble de loin qu'elles aient des espèces de brodequins.

Vers la fin de la journée on soupa

fort gaîment, et les Waraons prirent encore le plaisir du bain, comme le matin. « Cette méthode de se rafraîchir ainsi le corps doit leur être favorable, dit M. Leblond; ils sont lestes, dispos; leurs visages rians annoncent la santé: tous jouissent des mêmes biens, des mêmes avantages, et ne connaissent que leurs foyers; ils ignorent les passions qui tourmentent chez nous le pauvre ainsi que le riche, et empêchent que personne ne soit content de son sort. Il n'y avait ni missionnaire ni corrégidor qui les tourmentassent; ils vivaient heureux et contents de leur sort, puisqu'ils ne cherchaient pas à l'améliorer. »

« Ce que je venais de voir des Waraons et de leur pays me paraissait tellement extraordinaire, que je restai

éveillé bien avant dans la nuit ; je ne revenais pas de mon étonnement en voyant cette peuplade perchée , pour ainsi dire , sur les eaux , entourée de marais et de fange , et jouissant de la meilleure santé ; et je crus d'abord avoir commis une grande erreur en avançant dans mon premier volume , comme un axiome incontestable , que les pays chauds et marécageux de la zone torride sont malsains et sujets à toutes les maladies putrides. Ici je voyais un peuple jouissant au plus haut degré d'une santé robuste , n'ayant aucun ulcère , aucun gonflement des gencives qui dénotât l'affection scorbutique , que je croyais inhérente aux contrées marécageuses. Cependant , en y réfléchissant bien , je

compris en quoi consistait cette exception.

« Le pays des Waraons n'est pas marécageux dans le sens qu'il faut attacher à ce terme. Les vases qui l'entourent , couvertes et découvertes deux fois en vingt-quatre heures par les marées , ne permettent pas aux crabes , aux moustiques , aux maringouins de s'y multiplier , parce qu'il leur faut des eaux croupissantes. »

Selon l'auteur , ce sont les lieux où ces insectes se trouvent en grand nombre qu'il faut redouter : il pense que le régime adopté par les Waraons doit contribuer à leur conserver la santé. Le poisson , le vin de palmier , le pain de murichi , les fruits qu'ils peuvent se procurer , sont la base de leur nourriture. Il dit , avec

juste raison, que ces sauvages commençant à sentir la nécessité d'une foule d'objets venant d'Europe, formeront des échanges, se procureront du rhum, qui leur fera affronter la mort, et finiront par faire la guerre aux Espagnols qui les anéantiront. D'après le manuscrit que nous avons sous les yeux, les Waraons pourraient se monter à huit ou dix milles hommes, et l'auteur pensait que les Anglais s'en serviraient pour protéger le commerce de l'Orenoque, s'il était avantageux à leurs intérêts.

Notre voyageur ne tarda pas à quitter ces sauvages hospitaliers, qui l'avaient si bien accueillis. En le voyant partir, ils levèrent les mains vers le ciel, et firent entendre des cris d'adieux qui l'attendrèrent. Arrivé

dans un endroit où l'attendait sa pirogue, il remit au capitaine une hache, un sabre et quelques bouteilles d'eau-de-vie, qui répandirent la gaiété parmi les autres Waraons.

Comme c'est principalement dans la Guyane espagnole que l'on a cherché le fameux Eldorado, nous croyons devoir donner ici quelques détails sur les expéditions modernes qui se sont faites pour ce pays fabuleux. Philippe de Urre, qui prétendait avoir été conduit par un cacique près d'une ville magnifique (1), dont les habitans s'é-

(1) L'historien Oviedo rapporte qu'après un long et pénible voyage, l'expédition de cet aventurier arriva dans une vallée délicieuse, où l'on apercevait une ville si grande que l'œil ne pouvait en mesurer toute l'étendue. M. de Pons a traduit le discours

taient mis à sa poursuite , avait toujours laissé une profonde impression dans l'esprit de ses compatriotes , sans qu'on fit de grands efforts pour se convaincre de la réalité de ses rapports.

que le cacique adressa à l'Espagnol à la vue de cette ville immense. Nous le rapporterons, parce qu'il est une nouvelle preuve de l'esprit mensonger qui régnait dans une foule de relations destinées à embraser l'esprit de quelques gens crédules. « J'ai promis , dit le cacique , de vous faire voir la ville capitale des Omégas : ma promesse est remplie. Voilà ce pays fameux dont les Espagnols convoitent avec tant d'ardeur les richesses. Cet édifice qui domine au centre de la ville est la demeure du gouverneur et le temple de beaucoup de dieux. La population de la ville est immense , et l'ordre qui y règne admirable. Ces maisons que vous voyez éparses sur les coteaux à l'entour de la ville servent de logement

Lorsqu'en 1780 on présenta au gouverneur de la Guyane espagnole un indigène arrivant, disait-il, des bords du lac Parima, on lui fit une foule de questions sur le pays qu'il venait de quitter, et il y répondit avec la plus grande intelligence : on prétend aux Indiens omégas que le chef destine à cultiver des vivres pour les habitans de la ville, tandis que les autres s'occupent uniquement au métier de la guerre. Maintenant que vous voyez vous-même l'importance du pays, c'est à vous à faire de nouvelles réflexions sur la témérité de votre projet. Si vous persistez dans votre dessein, je suis forcé de me retirer et de faire, malgré leur inutilité, des vœux pour que les dieux protègent vos pas. » On prit congé du cacique, et l'on marcha sur la ville pour l'attaquer; mais Philippe de Urre fut blessé, et se vit obligé de fuir le lendemain devant quinze mille hommes armés.

même qu'il fit connaître l'existence d'une ville située sur les bords du lac ; que , d'après son rapport , les habitans étaient aguerris et civilisés ; et rien n'égalait en même temps leur richesse , puisque les toits des principales habitations étaient d'or et d'argent. Le grand-prêtre , disait-il , se frottait tout le corps de graisse de tortue pour qu'on lui soufflât dessus de la poudre d'or ; et c'était dans cet état qu'il célébrait les cérémonies religieuses. Ce sauvage , dont on écoutait avec avidité la relation , traça sur une table le plan de la ville dont il venait de parler : il n'en fallut pas davantage pour inspirer la plus grande confiance ; on l'engagea à servir de guide , pour pénétrer dans l'intérieur jusqu'au lac Parima : il y consentit , et

ne tarda pas à partir avec dix Espagnols, auxquels il fit faire à peu près cinq cents lieues vers le sud. Une partie d'entre eux ne purent résister aux fatigues d'un semblable voyage, et succombèrent; les autres en continuant leur route, parvinrent à un endroit où ils ne se croyaient plus qu'à cinq journées d'Eldorado; mais leur guide les abandonna pendant la nuit : ils errèrent alors à l'aventure, et trouvèrent tous la mort dans ces déserts, à l'exception d'un certain D. Antonio Santos, qui se dépouilla de tous ses vêtemens, se teignit le corps de roucou, et finit par joindre les indigènes du voisinage. A la faveur de plusieurs de leurs langues dont il avait connaissance, il resta avec eux pendant long-temps; mais étant

descendu jusqu'au Rio Negro (1), les Portugais s'emparèrent de lui, et ne le rendirent à sa patrie qu'après une longue détention ; il mourut, dit-on, à la Guyane en 1796, et n'a malheureusement fourni aucuns détails sur ses longs et pénibles voyages.

A peu près vers la même époque, M. Leblond se trouvait à St.-Thomé, lorsqu'on amena devant le gouverneur un indigène venu des missions du Caroni. La nouvelle ne tarda pas à se répandre qu'il venait du pays d'Eldorado,

(1) M. de Humboldt voulut passer jusqu'au lac Parima par cette rivière ; mais cela ne lui fut pas possible à cette époque : il paraît qu'on trouve dans le voisinage beaucoup de talc très-brillant ; ce qui aura pu donner lieu aux fables débitées sur l'Eldorado.

et notre voyageur curieux de le connaître accourut au gouvernement où il pût aisément le voir. C'était un homme d'une assez belle taille, entièrement nu, ayant un morceau d'or en forme de croissant suspendu au cartilage du milieu du nez, et pesant à peu près une once : personne n'avait la moindre connaissance de son langage ; mais on comprit cependant, par les signes qu'on lui voyait faire, qu'il venait d'une contrée très-reculée, située au sud-est de Saint-Thomas, et dont il s'était éloigné depuis deux lunes : il avait été pris par les Espagnols descendant le Caroni sur un radeau. L'on réfléchit que les sources de cette rivière sont situées dans des montagnes inaccessibles, au sud desquels doit se trouver Eldorado : on exa-

mina le croissant d'or, et la curiosité de tous les assistans parut à son comble. L'important était de savoir s'il y avait beaucoup d'or dans le pays de l'homme extraordinaire qu'on avait devant les yeux ; et le gouverneur, pour acquérir quelque certitude sur cet objet important, lui présenta un couteau de chasse à poignée dorée, en tâchant de lui faire comprendre que cet or qu'il voyait était semblable au sien. Il fit bientôt voir qu'il comprenait tout ce qu'on lui demandait, et étant sorti sur la place, il désigna de grosses roches posées en cet endroit, toucha son croissant et ouvrit ensuite les bras en tournant : personne n'eut plus alors de doutes que les rochers de son pays ne fussent d'or ; l'enthousiasme gagna tous les esprits,

l'on s'écria que l'Eldorado était trouvé; et rien ne peut donner une juste idée de l'espèce de vertige qui s'empara de tous les esprits.

Quoique le gouverneur, qui était alors D. Manuel Centurion, attendît un successeur et fût prêt à partir pour l'Espagne, il ne voulut pas laisser à un autre la gloire d'achever une entreprise aussi importante que celle qui devait nécessairement avoir lieu : il se détermina à faire partir une expédition guidée par le sauvage, et devant se contenter de rassembler ses documens positifs sur la meilleure route à suivre pour pénétrer dans son pays. Les hommes courageux qui résolurent de faire partie d'une semblable entreprise, ne réussirent pas mieux que leurs prédécesseurs, ils ne recueil-

lirent de leur voyage que la mort ou des fatigues de toute espèce, sans avoir été d'aucune utilité à la science. Si tous les hommes qui ont cherché les contrées fabuleuses du lac Parima avaient employé à former des établissemens durables les moyens et l'énergie qui leur étaient nécessaires dans leurs inutiles expéditions, la Guyane espagnole serait probablement un des pays les plus florissans de toute l'Amérique, et l'on aurait pu croire dans la suite que le nom d'Eldorado cachait une ingénieuse allégorie, indiquant que la nature avait rassemblé dans ce vaste territoire ses plus riches productions : mais les bords fertiles de l'Orenoque sont encore déserts ; et il est impossible de préciser l'époque où ils verront des cultivateurs laborieux

raconter comme des fables les tentatives de ces voyageurs avides, qui ne parcouraient le pays que dans l'espoir de trouver tout à coup des richesses immenses.

## APPENDICE.

Détails de quelques cérémonies usitées  
autrefois chez les Galibis.

---

DE tous les voyageurs qui ont autrefois écrit sur la Guyane, il n'en existe pas un seul qui donne autant de détails curieux sur les indigènes que Biet. Quoique nous ayons fait connaître sommairement quelques cérémonies en usage parmi les Galibis, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur rapportant d'une manière détaillée les épreuves terribles auxquelles étaient obligés de se soumettre les piayes et les guerriers.

Nous décrivons aussi leurs sacrifices solennels ; ils prouveront que ces sauvages l'emportaient en barbarie sur les autres sauvages de l'Amérique.

Le Galibis qui voulait avoir le droit de commander un jour à ses semblables , devait d'abord se distinguer dans les combats , faire un grand nombre de prisonniers , et prouver enfin qu'on pouvait prendre quelque confiance en son courage. Alors il se rendait dans sa cabane , portant une rondache sur la tête , baissant les yeux , et ne daignant pas même regarder sa femme et ses enfans : on lui disposait un petit coin où il pouvait à peine se remuer , et son hamac devait être attaché dans le haut du carbet pour qu'il ne parlât à personne. Dans cet état d'isolement , on lui fai-

sait subir le jeûne le plus austère pendant six semaines : il ne pouvait manger qu'un peu de maïs bouilli et une très-faible portion de cassave ; mais les capitaines du voisinage ne manquaient pas de venir le visiter matin et soir. Il paraissait devant eux , et ils lui représentaient avec éloquence les vertus qu'il devait acquérir pour parvenir à la dignité à laquelle il aspirait , ce qu'il fallait faire pour soutenir l'honneur de la nation , la nécessité enfin de tirer vengeance des injures d'une autre tribu. Après que la harangue avait été patiemment écoutée par le guerrier , pour lui donner une idée des tourmens que lui feraient souffrir ses ennemis , s'il était prisonnier , on le faisait mettre au milieu du carbet , et chacun des

capitaines lui appliquait sur le corps trois grands coups d'un fouet fabriqué avec de longues racines de palmier. Cette cruelle opération se réitérait deux fois par jour ; mais quoique l'on dût toujours frapper trois parties différentes du corps, le sang ruisselait à grosses gouttes : le malheureux patient n'avait pas même la permission de donner le moindre signe de douleur ; il se retirait dans sa cabane, et gagnait son hamac, au haut duquel l'on suspendait comme un trophée les fouets qui avaient servi à son supplice.

Lorsque les six semaines de cette affreuse épreuve étaient passées, on en préparait une autre capable de faire mourir l'Européen le plus robuste. On indiquait un jour fixe pour

la cérémonie, et tous les chefs de la contrée, qui avaient été convoqués, arrivaient parés de leurs plus riches ornemens. Parvenus devant l'habitation de celui qu'on allait recevoir, ils se cachaient derrière les arbres ou les buissons du voisinage, et poussaient les plus horribles hurlemens; ils entraient ensuite dans la cabane, ayant une flèche sur leur arc, se saisissaient de l'aspirant dans son hamac qu'ils attachaient à deux arbres, et finissaient par le faire lever, malgré l'état de faiblesse où l'avait réduit un jeûne rigoureux. Il fallait qu'il fût encore flagellé, et chaque capitaine lui donnait un coup de fouet de toutes ses forces, avant qu'il se recouchât. Dès qu'il s'était mis dans son hamac, on amassait une quantité d'herbes ayant

l'odeur la plus violente et la plus désagréable : on ne tardait pas à les allumer, et il sentait la chaleur ainsi que la fumée d'une manière si terrible, que ses sens finissaient par l'abandonner ; on lui donnait à boire pour le faire revenir ; on l'exhortait à montrer du courage, et on redoublait encore le feu. On pense qu'il n'était guère possible de le faire souffrir davantage ; mais nous allons laisser parler un instant Biet, en conservant ses expressions naïves, et l'on verra qu'il n'était qu'à la moitié de ses tourmens. « Pendant que ce pauvre misérable est dans ses souffrances, les autres boivent et mangent comme des porceaux, qui le voyant enfin presque mort, lui donnent un étrange remède pour le faire revenir à lui : ils lui font

un collier et une ceinture de palmiste , qu'ils remplissent de grosses fourmis noires , dont la piqûre d'une seule se fait sentir trois ou quatre heures : on lui met ce collier et cette ceinture , qui le font bientôt revenir à cause des cuisantes douleurs que cela lui fait souffrir ; il se lève , et quand il est debout , on lui verse un canari plein de palinot , qui est une de leurs boissons , sur la tête , au travers d'un manaré ou crible du pays. Il se va laver aussitôt dans la plus prochaine fontaine ou rivière , et étant rentré dans la case , il se remet de rechef dans sa retraite ; et afin que tous les enfans de la case et tous ceux qui en sont , se souviennent de cette cérémonie , on les fouette tous , sans épargner même

les femmes, si elles ne s'enfuient bien promptement. »

Le récit de cette épreuve étonnera moins, si l'on se rappelle les tourmens auxquels plusieurs tribus du Paraguay se livrent volontairement même encore aujourd'hui. Après la cérémonie dont on vient de lire le détail, le récipiendaire ne s'abandonnait pas à la joie comme ses compagnons; il recommençait un nouveau jeûne moins austère à la vérité que le premier, mais pendant lequel il ne pouvait manger d'autre viande que celle des petits oiseaux qu'un de ses compagnons avait soin de lui tuer. Aussitôt que ce temps d'abstinence était passé, il était proclamé capitaine, et on lui remettait un arc nouvellement fabri-

qué, ainsi que des flèches et tout ce qui lui était nécessaire. Pour avoir un rang au-dessus, il fallait, selon Biet, posséder en toute propriété un canot, que l'on était obligé de faire soi-même, ce qui était fort long et fort pénible.

Tout ce que nous avons rapporté ne peut se comparer à ce que devait souffrir le malheureux sauvage aspirant à être reçu parmi les piayes, que l'on considère encore de nos jours comme étant les prêtres et les médecins de la nation ; mais qui avaient alors une bien plus grande influence sur tous leurs compatriotes.

Le jeune homme destiné à un emploi semblable entra chez un ancien piaye, sous la surveillance duquel il restait quelquefois pendant dix années en-

tières, ne pouvant, dans aucun cas, être reçu avant vingt-cinq ou trente ans. Quand l'époque de son admission était arrivée, on lui faisait supporter un jeûne bien plus austère que celui des chefs guerriers ; car il ne pouvait manger pendant une année que du maïs bouilli ou de la cassave, ce qui le faisait ressembler, au rapport de Biet, à un squelette n'ayant que la peau étendue sur les os. Au bout de ce temps, les anciens piayes s'assemblaient pour se renfermer dans une cabane et instruire le jeune aspirant. Là, au lieu de lui faire subir l'épreuve du fouet, on le forçait à danser jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude : on lui ajustait des colliers garnis de grosses fourmis, et on finissait par lui ouvrir la bouche pour lui entonner un grand vase de

jus de tabac, qui lui faisait rendre le sang, et le mettait pour quelques jours dans l'état le plus épouvantable. Ce n'était qu'après cette violente médecine, à laquelle il ne survivait pas toujours, qu'il était reçu piaye; mais il fallait encore, pour remplir toutes les conditions, qu'il observât un jeûne de trois ans. La première année il mangeait du maïs et de la cassave; la seconde, on ajoutait quelques crâbes à ces fades alimens; la troisième, il lui était permis de goûter à quelques oiseaux. Biet, après avoir affirmé que rien au monde ne peut leur faire rompre cette dure abstinence, s'écrie : « Dans quel aveuglement sont ces pauvres infidèles ! voyez ce qu'ils souffrent en cette vie pour un honneur vain ! Ce sont les vrais pénitens

du démon qui commence dès cette vie à leur faire sentir les tourmens des enfers. Ces misérables médecins sont obligés de s'abstenir de temps en temps de certaines choses, et de boire souvent cette rude potion de tabac : ils en boivent quelquefois autant qu'un grand ivrogne peut boire du vin. Leur estomac sans doute s'accoutume à cette sorte de boisson, puisqu'il le peut supporter. » Dans tous les cas, et quel que soit le motif qui les guidait, on n'a jamais vu les ordres les plus sévères infliger à leurs membres des pénitences aussi rigoureuses. Un courage semblable ne peut se rencontrer que chez un peuple sauvage, endurci par ses habitudes à toutes les fatigues imaginables.

On sent que les épreuves auxquelles les chefs étaient obligés de se livrer, devaient les rendre capables de braver tous les genres de supplices, quand ils étaient fait prisonniers au milieu des combats : elles contribuait probablement aussi à leur faire regarder sans pitié les tourmens de ceux qu'ils sacrifiaient à leur vengeance. Quand les Galibis avaient décidé d'attaquer un village d'une nation différente, ils s'y dirigeaient en secret, l'environnaient de toute part, y mettaient le feu, et jetaient de grands cris pour réveiller les malheureux habitans dont ils faisaient une horrible boucherie. Les prisonniers étaient liés et gardés soigneusement, à l'exception des femmes et des enfans destinés presque toujours à

l'esclavage. « S'il y a quelque homme blessé de leurs ennemis , qu'ils aient pris , dit Biet , ils lui font mille maux avant qu'il meure. S'ils voient que la mort les préviendra avant que d'arriver chez eux , au premier lieu qu'ils mettent pied à terre , ils les attachent à un arbre , et les tirent au blanc après leur avoir appliqué des torches de feu. »

Ces horribles préliminaires devaient apprendre à ceux qui survivaient les tourmens qui leur étaient préparés , et cependant ils marquaient la plus profonde indifférence sur leur sort , et assistaient aux festins de leurs ennemis jusqu'au moment du sacrifice. Lorsque le jour du trépas avait été fixé , la plupart des habitans du voi-

sinage étaient conviés, et l'on commençait à s'enivrer de vin de manioc; ce qui nécessairement devait encore disposer à la cruauté. Lorsque tout le monde était rassemblé, on amenait le prisonnier couvert des plus riches ornemens; on lui faisait tendre les bras en croix, et puis baisser la tête, pour que celui auquel il appartenait pût s'élancer sur son dos après avoir pris sa course. Dès que cette première cérémonie était achevée, on faisait asseoir le patient sur un siège nouvellement fabriqué, et les femmes sortaient du carbet pour lui faire endurer mille tourmens, en dansant autour de lui avec des chants lugubres, des pleurs et des cris épouvantables: l'une lui donnait des coups de bâtons, l'autre des soufflets; tou-

tes lui reprochaient la mort de leurs compatriotes, et il les excitait encore davantage par ses discours.

Lorsque le premier acte de cette cruelle tragédie était achevé, on ramenait le malheureux dans le carbet ; on préparait son hamac pour qu'il pût se coucher, et par une bizarrerie qu'on ne peut guère concevoir, on lui prodiguait les noms de frère, d'ami, de compère en lui faisant des caresses et en lui présentant une foule de mets du pays. Vers les trois heures on formait une grande ronde autour de lui, et il était obligé de danser ; mais comme les jeunes gens avaient eu soin de préparer des morceaux de bois résineux qui brûlent comme un flambeau, ses tourmens ne tardaient pas à recommencer d'une manière terrible ; car on lui appliquait ces

torches ardentes sur le corps jusqu'à ce qu'il fût entièrement couvert d'ampoules , et on finissait par lui couper le nez ou d'autres parties qu'on faisait griller en sa présence pour les manger. Nous ne retraçons pas ici une foule d'autres horreurs qu'on ne peut lire sans éprouver un frémissement involontaire ; et nous nous contenterons de dire que le courage du malheureux prisonnier ne pouvait se comparer qu'à ses souffrances , puisqu'il rappelait continuellement les anciennes cérémonies où il avait agi comme ses ennemis. Nous avons rapporté ces détails pour faire voir jusqu'à quel degré peut aller le mépris de la vie chez les hommes, quand l'honneur qu'il se sont créé y est intéressé. Plus féroces que le Tupinambas du Brésil, le

guerrier galibis n'achevait sa victime que quand elle était à moitié privée de l'existence par tous les maux qu'on lui avait fait éprouver ; il en faisait aussi sécher une partie à la fumée pour le conserver pendant plusieurs mois. Il paraît qu'à l'époque où écrivait Biet, il existait un vieux chef nommé Bi-raumon, que l'on appelait Tamoussi, ou le vieillard par excellence, et qui blâmait ces festins barbares : cependant il n'avait pu déterminer ses compatriotes à ne point s'y livrer (1). On

(1) Ils ont encore lieu, comme nous l'avons déjà dit, probablement dans l'intérieur avec les cérémonies que nous avons indiquées ; mais sur le bord de la mer, les mœurs ont éprouvé de grandes modifications : d'ailleurs les tribus n'y sont plus assez considérables pour faire ces grandes fêtes dont parle Biet.

ne peut s'empêcher d'être étonné en considérant ces sauvages sous le rapport de la vie intérieure. Les querelles étaient et sont encore extrêmement rares parmi eux, et ils ne pouvaient concevoir la manière dont se conduisaient la plupart des Français qui venaient parmi eux.

La langue de ces indigènes, sur laquelle nous n'avons rapporté que des détails généraux dans le premier volume, présente quelques particularités que nos lecteurs seront probablement satisfaits de connaître, et qui prouvent que les premiers navigateurs ne durent point trouver de grandes difficultés à la parler. Selon Biet, on ne connaît dans le galibis que deux parties du discours, le nom et le verbe ; mais il faut ajouter, nous en

sommes certains, l'adverbe et le pronom : il existe nécessairement deux sortes de nom, le substantif et l'adjectif. Ils n'ont qu'un genre (le singulier) sans aucun cas, si l'on en excepte le vocatif. Le mot *papo*, qui veut dire tous, remplace le pluriel pour les êtres animés. *Ex.* Ils boivent tous du *ouacou*, *papo ouacou sineri*. *Tapouimé*, servant à exprimer beaucoup, s'emploie aussi pour désigner une grande multitude. Ils ne font usage que du verbe actif, qui ne se conjugue ni par temps ni par modes : ils n'ont que le présent sans pluriel. Selon notre auteur, le présent n'a qu'une seule terminaison ; et on reconnaît l'action des trois personnes par les pronoms démonstratifs *aou*, *amoré*, *mocé*.

## EXEMPLE.

J'aime, *aou cipunimé.*

Tu aimes, *amoré cipunimé.*

Il aime, *moce cipunimé.*

Le futur s'exprime par une périphrase : *Abono cipunimé aboroné* signifie, en quelque sorte, j'aime tantôt. Nous pensons que le passé est dans le même cas. Il n'existe point de passif : pour dire je suis aimé, il faut dire, il aime moi, *moce cipunimé aou.*

On doit observer qu'un même mot peut souvent signifier plusieurs choses, et que selon la coutume de plusieurs nations américaines, il existe quelques différences entre le langage des hommes et celui des femmes. Quant à la prononciation, il paraît que la dernière syllabe doit être pro-

noncée très-longue. Biet nous a conservé une espèce de dialogue , qui pouvait servir de guide aux personnes allant traiter parmi eux. Nous croyons devoir l'offrir à nos lecteurs , et l'on pourra le comparer à celui des Tupi-nambas, inséré dans l'ouvrage sur le Brésil, à la fin des notes.

Aussitôt qu'un navire était entré dans le port, il tirait trois coups de canon ; les sauvages arrivaient et considéraient avant tout à quelle nation il appartenait : s'ils croyaient n'avoir rien à craindre, on les voyait arriver de tous côtés dans leurs pirogues ; ils entraient dans la chambre de poupe ; le capitaine leur présentait à boire de l'eau-de-vie, et la conversation s'engageait ordinairement en ces termes :

LE GALIBI.

*Etébogué orebo nobouï ?* Qu'es-tu  
venu faire ici ?

L'ÉTRANGER.

*Aou amoré cené nobouï.* Je te suis  
venu voir.

LE GALIBI.

*Otonomé ?* Pourquoi ?

L'ÉTRANGER.

*Galibi Banaré Francici.* Les Galibis sont amis des Français. *Galibi iroupa.* Les Galibis sont bons.

LE CAPITAINE *prenant la parole.*

*Amoré brandevin sineri icé ?* Veux-tu boire de l'eau-de-vie ?

LE GALIBI.

*Terré aou icé.* Oui, je veux boire.

LE CAPITAINE.

*Aou cibegati acado amoré.* Je veux acheter des lits de coton.

LE GALIBI.

*Aou coropo noboüi aconomé baba ;  
aou ménéboüi amoré tapouimé.* Je vien-  
drai demain avec mon père ; je t'en  
apporterai beaucoup.

L'ÉTRANGER.

*Aou ménéboüi corotogo , couchari ,  
ananaï.* Apporte-moi des poules , du  
cerf , des ananas.

LE GALIBI.

*Mocé ménéboüi amoré ,* ou bien  
*mocé cayé.* Celui-là t'en apportera.

L'ÉTRANGER.

*Etété mocé ,* ou *ini ?* Comment s'ap-  
pelle cela ?

LE GALIBI.

*Etété couchari , corotogo.*

L'ÉTRANGER.

*Etébétémé moncé ?* Combien veux-  
tu vendre cela ?

LE GALIBI.

*Maia* , un couteau. *Maceta* , une  
serpe.

L'ÉTRANGER.

*Amombé amoré*. Tu es chiche et vi-  
lain.

LE GALIBI.

*Oüacé aou amombé oüa*. Je ne suis  
point vilain.

L'ÉTRANGER.

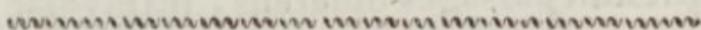
*Indian aou segatiti amoré yetombé*.  
Les Indiens m'ont dit que tu étais  
malade.

LE GALIBI.

*Abu yetombé oüa*.

On pourrait ajouter à ce dialogue  
plusieurs phrases plus considérables  
prises dans le vocabulaire de Biet ;

mais nous pensons que nous en avons donné suffisamment pour justifier ce qui a été dit de la douceur et de l'harmonie du langage des Galibis.



## SYNNAMARY.



COMME nous pensons que beaucoup de lecteurs désireront avoir sur ce district quelques détails plus circonstanciés que ceux que nous avons donnés dans le cours du premier volume, nous nous empressons de réunir ici ceux qui nous ont paru devoir leur être offerts.

Le canton désigné sous le nom de Synnamary, se compose en grande partie d'une vaste savanne et n'est qu'à deux milles des bords de la mer. Un fleuve peu considérable, et dont la navigation se trouve interrompue

par huit passages différens , le traverse dans sa totalité : on lui voit prendre naissance par les 55° 24' de longitude , et il se perd dans l'océan à 22 lieues nord-ouest de Cayenne , après un trajet de trente lieues. La pêche de la tortue y formait autrefois , une branche assez importante d'industrie , et il faut probablement attribuer à l'insalubrité du climat le peu d'établissemens qui se sont formés vers ces passages. Il y a vingt ans en effet qu'on ne comptait que douze ou quinze huttes très-mal construites , et servant d'abri à un très-petit nombre de créoles , dont la figure attestait suffisamment la misère. Ce village , qui a , dit-on , acquis un faible accroissement , se trouve défendu par un fort qu'on découvre en sortant des bois à

une portée de fusil : il est construit en madriers, et formé un carré de cent toises environ, flanqué de quatre bastions ; un large fossé l'entoure et l'isole entièrement, parce qu'on est parvenu à y introduire les eaux de la rivière. C'est le long de la courtine opposée à celle du côté du Synnamary que se trouve la Chapelle : on avait construit auprès un vaste hangard sous lequel étaient disposées huit mauvaises cases destinées à servir de prison aux criminels ou aux nègres marrons ; elles se trouvaient peu éloignées des magasins à vivres, du corps-de-garde et d'autres bâtimens situés également dans l'enceinte des fortifications.

Ce fut dans ce triste lieu qu'on vit

arriver le 23 novembre 1797 plusieurs proscrits (1) : ils précédaient le grand nombre de malheureux qui devaient quelque temps après venir les joindre. Nous n'examinerons pas ici les causes de leur exil, pour nous occuper tout entiers de leur souffrances et de ce qu'ils durent éprouver en quittant leur patrie, sans savoir quelle était la contrée qu'ils allaient dorénavant habiter. Victimes des révolutions et souvent de leur courage, les hommes les plus durs n'auraient pu se refuser à leur accorder quelque com-

(1) Barbé-Marbois, Tronçon-Ducoudray, Barthélemy, Lafond, Murinais, Letellier, Pichegru, Willot, Larue, Aubry, d'Ossonville, Ramel, Bourdon, Rovère, Brothier, Lavilleheurnois.

passion , s'ils avaient pu connaître la moindre partie des maux qu'ils étaient destinés à souffrir.

Dépouillés des emplois les plus importants , tombés de l'opulence dans la plus grande détresse , plusieurs de ces infortunés auraient peut-être succombé avant que d'arriver à leur triste destination , si des cœurs généreux n'avaient adouci leur sort par un dévouement dont il existe bien peu d'exemples. Parmi tous les traits honorables qui peuvent illustrer la malheureuse circonstance que nous rappelons , il en est un que nous ne pouvons omettre. Le directeur Barthélemy était déjà monté dans la voiture qui devait le conduire au lieu de l'embarquement , lorsque son domestique , nommé Letellier , accourut en

montrant un ordre du directoire qui lui permettait d'accompagner son maître. En vain lui représente-t-on les dangers auxquels il va s'exposer, les souffrances qui l'attendent ; il reste inébranlable dans sa noble résolution, et se regarde comme trop heureux de partager le sort de son maître dans l'adversité. Il se précipite à ses genoux, lui réitère toutes les preuves du plus vrai dévouement, et se consacre dès lors à adoucir les maux d'un infortuné vieillard, qui le nomme à juste titre le meilleur des amis. Ce fidèle serviteur, que les déportés regardent avec attendrissement, devient leur compagnon et ne cesse point dans la suite de leur donner l'exemple continuel du courage uni à la bonté.

Si nous nous transportons avec les exilés sur le bâtiment qui doit les conduire dans le nouveau monde , nous les verrons , avant le commencement de leur pénible voyage , craindre continuellement que l'océan ne devienne leur tombeau , et faire des vœux pour que le supplice de l'incertitude ne dure pas plus long-temps. Entassés à la fin dans un entrepont infect , et même dans le cachot de la fosse aux lions , où ils ne reçoivent pour toute nourriture qu'un biscuit rongé par les vers et que des pois cuits dans l'eau de la manière la plus dégoûtante , ils finissent par soupçonner quel sera le lieu de leur déportation : mais c'est pour sentir avec plus de force combien doit être encore long le temps qui leur reste à souffrir. Donner le récit d'un

semblable voyage, ce serait se décider à ne rapporter que des faits plus odieux les uns que les autres : il faudrait faire voir continuellement ces hommes manquant des plus grossiers alimens, éprouver les angoisses de la faim, de brutals matelots insultant au malheur, des chefs encourageant leur insolence. Les traits d'humanité que nous pourrions citer quelquefois n'adoucirait que bien faiblement cette triste peinture, et serviraient plutôt à faire ressortir, sous des couleurs plus odieuses, ce qui se passait à bord de *la Vaillante*.

Cinquante jours s'étaient déjà écoulés depuis son départ de la France, quand l'on aperçut la terre : on débarqua. Un faible rayon d'espérance était entré dans le cœur des déportés,

mais il ne tarda pas néanmoins à se dissiper. Au bout de quelque temps de séjour à Cayenne, on leur signifia qu'il fallait partir pour le désert de Synnamary. Là, ils furent logés dans la misérable habitation dont nous avons déjà parlé. « Notre première occupation, dit Ramel, fut de nettoyer nos cases; elles étaient remplies d'insectes venimeux qui les rendaient inhabitables, et pourtant nous n'avions pas d'autre abri: aucun autre Européen n'avait peut-être avant nous subi le supplice d'être jeté dans ces climats, dans un tel repaire; d'être livré comme une pâture aux scorpions, aux mille-pattes, aux mosquites, aux maringouins et plusieurs autres espèces aussi nombreuses que dangereuses et dégoûtantes. » Ces malheureux ne se

trouvaient pas même à l'abri des serpens qui parvenaient à se glisser dans leur lit, et étaient quelquefois remarquables par leur grosseur. Privés de sommeil, plongés dans la plus profonde tristesse, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, ils furent bientôt couverts de pustules et de boutons, qui leur faisaient endurer à chaque instant de nouveaux supplices.

Pour comble de malheur, les nouveaux habitans de Synnamary ne professaient point les mêmes principes politiques, et de fréquentes discussions interrompaient quelquefois leur monotone existence; mais ils se réunirent tous cependant pour pleurer le vénérable général Murinais, qui ne tarda pas à succomber sous le poids

des fatigues et de l'âge. Des hommes qui avaient toujours mené dans leur patrie une vie extrêmement active ne pouvaient cependant point se livrer long-temps au repos, et la plupart d'entre eux se créèrent des occupations. M. Barbé-Marbois dont, au rapport de Ramel, la sérénité d'âme semblait se proportionner sans efforts à la multiplicité de tant d'infortunes, lisait beaucoup, travaillait à des choses utiles, et fabriquait lui-même les meubles qui lui étaient nécessaires : ses loisirs étaient consacrés aux plaisirs de ceux qui l'entouraient, et il faisait souvent danser les noirs, qui l'aimaient et le respectaient beaucoup. Tronçon-Ducoudray écrivait des mémoires, et travaillait avec une telle ardeur qu'il ne prenait aucune distrae-

tion. « Barthélemy, dit l'auteur dont nous empruntons ces détails, avait une vie intérieure, une force d'âme que son calme extérieur laissait à peine présumer, et qui se développait avec énergie dans toutes les circonstances. » Il s'était, à ce qu'il paraît, chargé de détruire les insectes dont on était tourmenté, et son fidèle serviteur l'aidait dans cette occupation. Les autres déportés, dont il serait trop long d'indiquer les travaux, en avaient adopté d'analogues à leur goût et à leur caractère.

Quelques-uns de ces malheureux compagnons d'infortune ne purent pas supporter bien long-temps le genre de vie auquel on les avait condamnés : en voyant mourir quelques-uns de leurs amis, le désespoir s'em-

para de leur âme, et tous les moyens d'évasion leur parurent praticables. Ils se promenaient sur les remparts, et considéraient souvent une petite pirogue destinée à transporter à la redoute la garde montante et à ramener l'ancienne : ils finirent par s'accoutumer à l'idée qu'elle pouvait les conduire dans les possessions hollandaises; quoiqu'ils fussent privés d'un pilote, d'une boussole et des vivres nécessaires pour entreprendre la traversée, ils avaient résolu de s'en emparer, lorsqu'un capitaine de corsaire américain, nommé Tilly, fut envoyé comme prisonnier au milieu d'eux, et leur apprit que son unique désir, en venant dans ces parages, avait été de leur être utile. Il voulut en même temps les dissuader de s'embarquer

sur le frêle esquif qu'ils avaient choisi ; mais en voyant que ces instances étaient inutiles, il se décida à les accompagner avec son pilote. Déjà l'on s'était procuré des passe-ports à Cayenne , déjà l'on se préparait à quitter Synnamary et des compagnons d'infortunes qui préféreraient devoir à la justice de la patrie leur liberté injustement ravie , quand le brave capitaine américain est appelé dans la capitale de la colonie. L'intrépide Barrik , son pilote doit le suivre ; mais il a juré de sauver les déportés , et aucun danger n'est capable d'arrêter son courage : il se cache dans les bois pour attendre un moment favorable qui doit se présenter le lendemain ; et dans l'affreuse solitude qu'il a choisie , il ne peut se défendre des serpens et

des crocodiles , qu'en demeurant pendant trente-six heures monté sur un arbre où il entend les rugissemens des jaguars. Il n'en est pas moins exact à se rendre au lieu désigné ; et ses amis, après avoir évité mille obstacles , le trouvent près de la frêle embarcation qui doit les transporter dans la colonie hollandaise , et qu'il conduit bientôt au milieu des flots de l'océan. Nous n'essayerons pas ici de peindre la situation de ces voyageurs , et tous les dangers qu'ils eurent à courir ; il suffira de se les représenter privés de boussole , n'ayant pas même de biscuit ni d'eau fraîche , et ne possédant pour ranimer leurs forces que deux bouteilles de rhum apportées par le brave Letellier. Trois jours s'étaient déjà écoulés , et

ils n'avaient point encore distingué les côtes de la colonie hollandaise, lorsqu'un calme plat les surprit. « Une faim cruelle nous tourmentait, dit l'auteur de la relation : nous n'avions rien mangé depuis trois jours; nous étions desséchés par le soleil, dont l'ardeur n'était plus tempérée par la brise. N'étant plus distraits par le mouvement, ni soutenus par l'espoir prochain d'atteindre le terme prochain de notre fatigante navigation, nous vîmes toute l'horreur de notre situation; nous cherchions à relever notre courage : nous n'avions plus rien à attendre des secours humains, plus rien de nos efforts trompés par les éléments. » Le surlendemain ils avaient déjà fait quelque chemin, et le canon du fort Orange les avait empêchés

de prendre terre , lorsqu'ils virent s'élever pendant la nuit un violent orage , qui les poussa sur une plage inconnue , où ils débarquèrent , après avoir essuyé mille dangers. D'autres tourmens les attendaient encore dans ce désert : continuellement mouillés par des torrens de pluie , ils travaillèrent toute la nuit à retenir leur pirogue , que les flots étaient prêts à emporter. Au point du jour le ciel était devenu serein ; mais le vent soufflait encore avec furie , et ce ne fut qu'après avoir allumé un peu de feu , qu'ils commencèrent à goûter quelque repos.

Pendant ces instans terribles , le zèle du bon Letellier ne se ralentit pas un seul instant : il oubliait ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles de son maître. Le hasard amène

enfin dans cet endroit quelques soldats allemands de la garnison de Monte Kricq ; deux des naufragés les suivent , se font passer pour des marchands échappés à l'orage , et reviennent bientôt vers leurs compagnons avec des secours dont ils avaient un si pressant besoin. Après diverses circonstances inutiles à rapporter ici , les déportés parviennent à Paramaribo , où ils reçoivent du gouverneur l'accueil le plus touchant ; et ils passent de là à Berbice pour se rendre en Angleterre , après avoir récompensé l'intrépide Barrik comme il le méritait. Séparés de Barthélemy et de son fidèle serviteur qui avaient préféré rester à Surinam pendant quelques temps , les six autres compagnons d'infortune ont bientôt à

pleurer la mort de deux de leurs compagnons , qui expirent de la fièvre jaune comme on allait partir pour l'Europe. Les autres arrivent à Londres et jouissent du bonheur de voir le brave capitaine Tilly, auquel ils doivent leur salut.

Après cette évasion , les déserts de Synnamary ne tardèrent point à se repeupler de nouveaux déportés ; mais bien peu d'entre eux suivirent l'exemple de leurs prédécesseurs, et il n'y en eut, comme l'on sait, qu'un petit nombre qui revinrent en Europe, lorsque le gouvernement les y rappela.

---

## TABLE

### DES MATIÈRES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

|                                                                                       | Pag. |
|---------------------------------------------------------------------------------------|------|
| CHAP. I. Guyane hollandaise. Paramaribo. Ses édifices. Manière de vivre des habitans. | 1    |
| CHAP. II. Agriculture. Manière de traiter les esclaves.                               | 12   |
| CHAP. III. Nègres révoltés.                                                           | 35   |
| CHAP. IV. Indigènes de Surinam.                                                       | 75   |
| CHAP. V. Démérary.                                                                    | 85   |
| CHAP. VI. Esséquébo. Indigènes de cette colonie.                                      | 107  |
| CHAP. VIII. Berbice. Sa fondation. Ses ressources.                                    | 120  |

|                                                                                       | Pag. |
|---------------------------------------------------------------------------------------|------|
| CHAP. IX. Guyane espagnole. L'El-<br>dorado. Les Waraons.                             | 141  |
| APPENDICE. Détails de quelques céré-<br>monies usitées autrefois chez les<br>Galibis. | 191  |
| SYNNAMARY.                                                                            | 217  |

*Fin de la Table.*

~~~~~  
IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.









